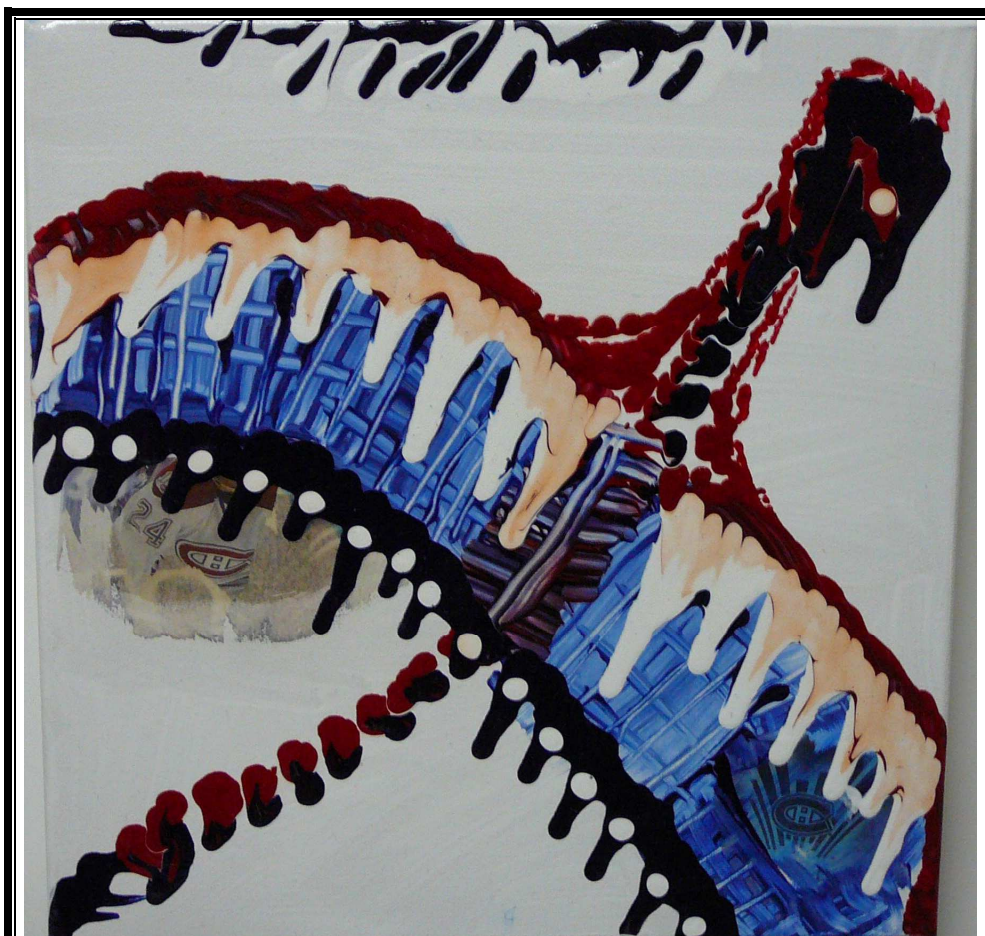


CLAUDE GRATTON



**Le ventriloque
insulaire**

DAG 120, éditeur

Ouvrage édité par **DAG 120, éditeur**
Produit, conçu et écrit par Claude Gratton

Impression: Les ateliers du Pistoléros.

En couverture: *Hommage à Serge Lemoyne* :

La toile intitulée «Hommage à Serge Lemoyne» (1941-1998) vise à saluer l'œuvre d'un créateur en arts visuels d'ici.

Pour ce faire, le soussigné a repris le thème et les signes du travail le plus connu de Serge Lemoyne, à savoir, sa période "Bleu Blanc Rouge". Le thème est évidemment l'équipe de hockey les canadiens de Montréal. Deux collages en font directement référence dans le tableau, de même que l'utilisation restrictive des trois couleurs qui sont rattachées au «tricolore». De plus, un accent a été mis sur les dégoulinements de peinture qui sont une caractéristique de l'œuvre chez Lemoyne.

La toile a été créée expressément dans le cadre de l'événement Mosaïque peinture qui s'est tenu du 2 mai au 27 septembre 2009 aux Loisirs du presbytère de Saint-Roch-de-Richelieu.

Claude Gratton,
Mars 2009

Distribution: DAG 120, éditeur
701 Labonté, Calixa-Lavallée
(Québec) J0L 1A0
(450) 583-2017

Tous droits réservés.
© Claude Gratton, 2015.
® Claude Gratton, 2015.

Dépôt légal: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015.
Dépôt légal: Bibliothèque et Archives Canada, 2015.

CLAUDE GRATTON

**Le ventriloque
insulaire**

DAG 120, éditeur.

«Un lecteur n'est jamais seul et un auteur, même polycéphale, n'est qu'un ventriloque insulaire.»

*Yvon Gauthier*¹



¹ Yvon Gauthier, «Répliques: les vices cachés ou les dessous de la vertu», *Dialogue* XXIV, no 1, Printemps (1985): 131.

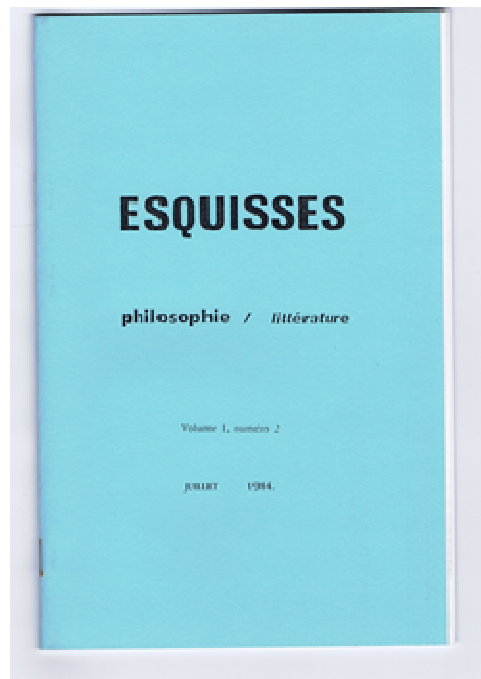
Préface

À l'origine l'ouvrage devait s'intituler LECTURES parce qu'il s'agit principalement de textes produits à la suite d'une ou plusieurs lectures. Parfois cette dernière fut le germe qui entraîna une réflexion, tandis qu'à d'autres occasions, je me suis strictement limité à faire une recension d'un ouvrage précis, exécutée en bonne et due forme selon les règles de l'art. Mais dans un cas comme dans l'autre, le partage d'une lecture fut le premier prétexte de l'écriture qui en a découlé.

Ce recueil regroupe donc les articles, les blocs-notes, les chroniques du Blaireau parues dans le journal municipal de Calixa-Lavallée, les collaborations spéciales, les comptes rendus et les recensions parus dans les revues spécialisées, dans les journaux régionaux, de même que dans certaines publications typiquement artisanales. À cette production, écrite entre 1984 et 2008, s'ajoute quelques textes qui étaient restés inédits ou qui avaient trouvé comme unique issu d'apparaître sur un blogue.

Claude Gratton

Juillet 2015



Esquisses

(Philosophie & littérature)

et

Le Messenger littéraire

(1984-1985)

C'est en janvier 1984 que j'ai décidé de me lancer dans l'aventure éditoriale à modeste tirage. Mes années d'étude trifluviennes m'avaient fait bouffer tellement de revues spécialisées, de livres érudits et autres publications que je voulais maintenant participer activement à ce cirque intellectuel. En fondant la revue biannuelle Esquisses (Philosophie & littérature), je devenais ipso facto mon propre éditeur et portais par le fait même tous les chapeaux qui en découlaient: fondateur, directeur, rédacteur, chroniqueur, concepteur et diffuseur. L'urgence de publier était motivée par l'enthousiasme de la jeunesse qui veut s'ériger comme un socle au milieu de nulle part, juste pour dire et établir qu'à un endroit quelconque, j'existe. Au lieu d'attendre qu'une revue spécialisée daigne accepter mes textes, j'ai décidé de prendre en main mon être littéraire. Mon désir de publier était si vorace que la mise sur pied d'une revue biannuelle ne répondait déjà plus à ma ferveur quelques mois après que le premier numéro fut paru. Pour combler mon besoin, j'ai donc aussitôt créé un bulletin plus modeste mais à parution plus fréquente intitulé «Le Messenger littéraire».

Edgar Allan Poe: Journaliste, critique et penseur de l'art (1984)

Texte paru dans Le Messenger Littéraire, no 3 (août) 1984.

On peut facilement voir à la lecture de ce compte-rendu que déjà érudition pointue et ouvrage colossal composaient un mixte qui me fascinait déjà comme lecteur et continuera de me fasciner plus tard comme chercheur. C'est d'ailleurs ce qui me fera commettre, dans ces mêmes années, des bibliographies, où la simple rédaction de l'inventaire des écrits d'un auteur me procurait un immense plaisir (Ex: Mircea Eliade, historien des religions; Luc Brisson, Études platoniciennes; Yvan Lamonde, historien; Yvon Gauthier, philosophe; Les études hégéliennes; L'affaire Victor Farias [Martin Heidegger].)

*«Ce n'est que manière de dire
que ce poète fut aussi un penseur
et qu'il est peut-être temps de s'intéresser
à ses idées plutôt qu'à ses amours.»¹*

L'œuvre en prose d'Edgar Allan Poe (1809-1849) est chose connue de tous les amateurs de littérature. Que ce soit les *Histoires extraordinaires* ou les *Nouvelles histoires extraordinaires*, ou encore *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* ou les *Histoires grotesques et sérieuses*, autant de titres associés à l'auteur du *Corbeau*.

Mais ce qui nous est resté presque inconnues, à tout le moins en langue française, ce sont les activités journalistiques auxquelles Edgar Poe s'est dévoué tout au long de sa vie.

Heureusement que certains érudits se donnent comme tâche de démystifier les choses. Avec son monumental ouvrage *Edgar Allan Poe, journaliste et critique*², Claude Richard

¹ Claude Richard, «Introduction» in Edgar Poe, *Poèmes*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978, (coll. Bilingue): 92.

² Claude Richard, *Edgar Allan Poe, journaliste et critique*, Paris, Librairie C. Klincksieck, xxxvi, 963 pages.

lève le voile sur une dimension peu exploitée de l'écrivain américain. Un nouveau portrait d'Edgar A. Poe nous est offert. Le fameux mythe du poète névrotique qui semblait davantage courir les tables des tavernes que sa table de travail est estompé.

L'ouvrage extrêmement documenté de Claude Richard fait autant œuvre d'histoire que d'analyse. Dans sa présentation de l'écrivain occupant les fonctions de rédacteur en chef, critique littéraire et gestionnaire, l'auteur suit l'itinéraire d'un ardent travailleur.

Le premier chapitre «Critique et journalisme» nous conduit dans les différents journaux où Edgar Poe a travaillé pour acquérir «la réputation d'un artiste épris de perfection» et d'un «critique intrépide» (p.1).

L'aventure journalistique d'Edgar Poe débute au *Southern Literary Messenger* en 1835, il s'occupe de la section critique littéraire. Il passera par la suite au *Burton's Gentleman's Magazine* et au *Graham's Magazine*, jusqu'à ce qu'il devienne plus tard acquéreur d'un tiers des parts du *Broadway Journal*.

Au fil des journaux pour lesquels, il a travaillé à titre de rédacteur, critique et gestionnaire, Edgar Poe a toujours continué de rêver au journal littéraire qu'il aurait voulu fonder et qui à deux reprises s'est soldé par un échec.

Claude Richard retrace avec de nombreuses précisions la situation dans laquelle Poe a œuvré dans le milieu journalistique, tout en montrant explicitement les soursnoiseries et les triturations de textes qu'Edgar Poe utilisait pour acquérir une notoriété de critique afin de gagner son pain.

L'auteur résume bien la situation dans le passage suivant: «L'ambition majeure de Poe fut d'être le dictateur des lettres américaines; son rêve le plus cher fut de posséder un magazine à cinq dollars l'an qui lui permettrait de régner sur la littérature de son temps, et de fonder une nouvelle critique. Pour réaliser cette ambition, tout lui est bon. Son œuvre critique est un monde de masques. On s'y meut parmi les contradictions, les excès, les satires codées. On y vit dans le double monde de la vérité masquée par la distorsion, de la

sincérité exprimée par le mensonge ... l'histoire de ses impostures serait sans intérêt si Poe ... n'avait produit une théorie de la littérature qui a influencé plusieurs générations d'artistes européens» (p.183).

En plus de nous faire découvrir cet aspect presque inconnu de l'œuvre de Poe, Claude Richard décortique les écrits journalistiques de Poe pour analyser les influences, les goûts littéraires autant au niveau du théâtre, des prosateurs (philosophes, essayistes, critiques,...) que des romanciers, des conteurs et des poètes. Tout en présentant de façon détaillée les polémiques auxquelles Poe se mêla et surtout celles qu'il provoqua.

Le quatrième et dernier chapitre nous présente la «poétique» de Poe. Cette section analyse l'esthétique littéraire de l'auteur. Sa théorie nous est soigneusement livrée. Poe nous est raconté à titre de penseur intégral.

Comme jugement général, il est aisé d'affirmer que l'ouvrage de Richard est un document essentiel pour les amants de l'œuvre de Poe et, de plus, il s'agit d'un instrument de recherche indispensable.

À titre indicatif, l'ouvrage comprend 3131 «notes en bas de pages». Il contient également à la fin du texte une bibliographie sélective composée des œuvres de Poe: livres, contes, poèmes, nouvelles, lettres, traductions, publications dans les périodiques, en plus de la liste des bibliographies déjà existantes des œuvres de Poe, la liste des biographies, de même que les ouvrages généraux et les ouvrages critiques.

Par la suite, l'auteur nous offre comme premier appendice la chronologie des publications attribuées à Edgar Poe, qui compte 855 titres pour la période 1829-1850. Six autres appendices complètent l'ouvrage.

Avec ce livre la démonstration est faite que Poe n'est pas seulement un prosateur, un poète, un critique et un journaliste, mais qu'il est aussi un penseur de l'art.

* * *

Au sujet d'Edgar Poe, je m'en voudrais de laisser sous silence l'anthologie de textes parue sous le titre: *The unabridged*

Edgar Allan Poe, Philadelphie, Running Press Book Publishers, 1983, 1178 pages. L'endos du livre nous informe qu'il contient «all of Poe's classic tales and most haunting poems – presented, for the first time, in the order he originally wrote them ... Not a word has been deleted!» J'en doute !

J'ai quelques réserves même si le volume nous donne accès à des textes difficiles à trouver, comme les essais: «Instinct Vs Reason - A black cat» (1840), «Some secrets of the magazine prison-house» (1845), «The philosophy of composition» (1846) et autres.

Avec un titre invitant comme «the unabridged» (l'intégral), il me semble impardonnable le fait de ne pas avoir reproduit le poème en prose «Eureka» (1848), où Poe nous explique sa «poétique». Deuxièmement, un manque de rigueur en ce qui a trait aux lieux de publication de chaque pièce déçoit le lecteur curieux d'apprendre dans quels périodiques, journaux ou livres furent publiés originalement les textes de Poe. La seule indication qui nous est donnée comme référence est la date.

Le recueil en question s'avère utile à ceux qui désirent acquérir la majorité des textes de Poe. Mais il ne s'agit pas d'une édition de son œuvre «intégrale». Il ne s'agit que d'une sélection.

18 mai 1984.

Yves Thériault, de Québec à St-Ours (1985)

Texte paru dans le journal Les 2 Rives, 14 mai 1985: 33. Il s'agit d'une collaboration spéciale envoyée au journal régional. Évidemment comme ce genre de journal s'intéresse rarement à la littérature, il fallait trouver un subterfuge pour que mon texte soit retenu pour publication. Le tour de force consistait à faire une allusion à la région. Voilà pourquoi ce titre bizarre.

Lorsque le plus grand écrivain québécois se raconte, il n'y a qu'un choix: écouter sagement. VLB éditeur vient de faire paraître un livre d'André Carpentier intitulé: *Yves Thériault se raconte* (1985), 191 pages. L'ouvrage comprend treize entretiens qui furent à l'origine diffusés au réseau de Radio-Canada FM en 1982. Les entretiens suivent la chronologie de l'auteur: de ses origines à son premier livre, jusqu'aux événements et publications de l'auteur en 1982.

Né à Québec le 27 novembre 1915, décédé à Joliette le 20 octobre 1983, l'auteur nous raconte ses diverses péripéties qui font de ces deux dates, une vie et une œuvre. Au cours de ces entretiens, il nous dévoile, entre autres, ses conceptions de l'œuvre littéraire et de l'œuvre alimentaire; des prix littéraires qui lui furent décernés; des nombreux emplois qu'il a occupés; des journaux et revues auxquels il a collaboré; et des motivations de son œuvre.

En plus d'apprendre son cheminement professionnel et ses aventures littéraires, l'auteur nous parle des pays qu'il a visités; des régions qu'il a habitées. Ainsi nous apprenons qu'il demeura à St-Ours du début de 1968 jusqu'en 1971. Mais la région lui était familière puisqu'il était déjà venu demeurer à Saint-Denis-sur-Richelieu en 1945.

La lecture du livre s'avère un document révélateur pour ceux qui s'intéressent à l'œuvre de l'écrivain, surtout lorsque Thériault précise lui-même ce qu'il considère comme les points forts de son travail. Il s'agit de la narration d'une vie aussi mouvementée que celle qu'il a créée pour ses propres personnages.

À la mémoire d'un écrivain de la rive-sud, **Jacques Ferron: 1921-1985**

Texte paru dans le journal Les 2 Rives, 30 juillet 1985: 20. Il s'agit d'une collaboration spéciale envoyée au journal régional. Vous pouvez remarquer l'utilisation du même subterfuge que pour le texte sur Thériault.

La mort d'un auteur nous rappelle souvent (et bêtement) qu'une œuvre monumentale nous est méconnue, et avec le départ de son auteur, cela nous indique qu'il y aura plus de nouvelle pierre d'ajoutée à la pyramide.

Le 22 avril dernier, Jacques Ferron s'éteignait paisiblement, pourtant l'homme tout comme son œuvre est colossale. Médecin, dramaturge, conteur, romancier, essayiste et même politicien, le Dr Ferron nous lègue un héritage impressionnant. La somme comprend 16 pièces de théâtre, 12 romans, 2 recueils de contes, 2 textes mi-biographiques, mi-fictions, 2 volumes de textes polémiques et un livre d'historiettes en plus de nombreuses contributions à des revues et journaux.

De ses livres, nous signalons, entre autres, *Cotnoir* (1962); *La nuit* (1965); *Le ciel de Québec* (1969); *L'amélanchier* (1970); *Le salut de l'Irlande* (1970); *La chaise du maréchal-ferrant* (1972) et *Le Saint-Élias* (1972), pour n'en nommer que quelques-uns.

Autant l'homme fut discret et distant, autant ses écrits, qui ne firent pas le régal de tous, portent l'empreinte d'un ton parfois austère, parfois ironique et critique mais toujours transpirant d'une certaine sagesse dans cette construction de notre pays mythologique. Côté politique, c'est à Jacques Ferron que nous devons la fondation du Parti rhinocéros en 1963, geste politique qui ajouta un brin de dérision dans ce qui n'en comporte que déjà trop.

Le Dictionnaire pratique des écrivains québécois (1976), nous cite le portrait global de l'ensemble des écrits du Dr Ferron: «Son œuvre a de l'élan, de la verdeur, de la robustesse, de la santé. Elle se déploie. Pleine de vie et de

liberté, ce qui ne l'empêche pas d'être quand il faut, sérieuse et profonde».

Avec les Hubert Aquin, Yves Thériault et Jacques Ferron, la collectivité québécoise est en deuil des premiers pères de sa littérature, ceux qui perçurent autres choses sur nos arpents de terre, que des champs et des chenaux, et virent par-delà le paysage et la plèbe, des idées et des mots.

L'œuvre du Dr Ferron rayonne aujourd'hui sous les auspices de toute bibliothèque respectable. Il nous reste à la lire ou la relire, à la traverser comme une odyssée, ne serait-ce que pour entrevoir ce que de nous-mêmes y vit ou survit, entre la solitude de l'homme et du pays, entre l'angoisse et la folie de l'écrivain qui nous extirpent une réflexion ou une intuition du grand vide de notre petitesse qu'il nous reste à nourrir, pour se gonfler du devenir des bourgeons de demain en continuité avec les racines d'hier.

Jack Kerouac selon VLB

Texte paru dans Esquisses, vol 2, no 2, juillet 1985: 32-34.

Avec le numéro 4 du Messenger littéraire (septembre 1984), je faisais paraître un premier compte-rendu portant sur le Kerouac de Victor-Lévy Beaulieu. Le même bouquin a subi un second compte-rendu dans la revue ESQUISSES de juillet 1985. Je reproduis ici le second texte.

Victor-Lévy Beaulieu,
Jack Kerouac. Essai-poulet
Éditions du Jour, Montréal (1972), 240 pages.

Malgré les lacunes et les abus de langage, malgré les propos désobligeants et les projections, malgré aussi son utilisation d'un certain «freudisme populaire», il m'est impossible de rejeter du revers de la main cet ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu. La raison en est simple et pourtant significative, c'est dans ma période boulimique de tout lire l'œuvre de VLB

que je suis tombé sur son essai-poulet et que j'ai découvert JACK KÉROUAC.

Même si mon Kerouac est très à l'opposé de celui de Beaulieu, il n'en demeure pas moins que VLB est celui qui m'a donné l'envie de conquérir l'œuvre kérouacienne. Et pour cette raison, je me dis que son *essai-raté* n'était pas aussi raté car il eut au moins un effet consolant.

Chose à souligner, treize ans après sa parution l'ouvrage demeure encore l'une des rares parutions consacrées à Kerouac et l'unique étude kérouacienne en terre québécoise.

J'admets volontiers que j'aurais souhaité que Beaulieu consacre aussi, comme il l'a fait pour Herman Melville, trois gros tomes débordant d'une certaine emphase admirative.

Nonobstant les torts de l'ouvrage, l'essai-poulet de Beaulieu demeure encore d'une lecture intéressante à condition de ne pas s'y arrêter et de voir ce que nous dit Jack Kerouac lui-même, pour que le lecteur se façonne un Kerouac de première main, car il ne faut pas l'oublier VLB nous présente Kerouac avec sa tendresse-haineuse qui le caractérise.

Ne débute-t-il pas son essai-poulet avec ses «doucereuses paroles»: «... jusqu'à la mort de Jack (brûlé par le gros gin et le bon vieux vin français – un ivrogne, Jack, t'es un ivrogne!)»(p.9-10); et de poursuivre: «Je ne voyais toujours qu'un pauvre type, une manière de demeuré, et c'était pourquoi il était devenu un si bel artisan, parce qu'il savait qu'il était un minable criant son angoisse dans le silence de l'immensité américaine» (p.12).

Ces quelques passages suffisent à montrer le côté crissant de l'ouvrage, mais l'avantage du *Kerouac* de Beaulieu, c'est qu'il vous pousse à lire Kerouac, à cause justement de ce genre d'élucubrations blessantes.

Mais pour saisir l'essai-poulet, il faut bien connaître l'oeuvre de VLB, car on pourrait croire que Beaulieu se défoule en mange-canayen sur Jack. Au fond, Beaulieu se défoule sur quiconque. N'écrivait-il pas dans *l'Illettré* (1970): «Je ne veux pas être gentil quand j'écris. Être gentil lorsque je fais l'amour me suffit. C'est en cela que je ressemble à la critique.» (VLB, *Entre la sainteté et le terrorisme*, VLB

éditeur, Montréal, 1984: 145); et que penser lorsqu'il se moque délicieusement du grand Hugo: «Pauvre Hugo! Oh, pauvre Hugo de l'adolescence! Oh, petit bourgeois satisfait de toi-même, et roucoulant sous les jupes de maman, et commettant de plats poèmes qu'elle lit par-dessus ton épaule, heureuse de son cher poète! Oh! Pauvre Hugo ambitieux! Je me demande si tu n'aurais point accepté de faire des courbettes devant quelque loufoque ami des Zarts si tu avais été certains d'obtenir ce succès que tu désirais. Oh, mon pauvre Hugo! Tu songes déjà à ta carrière d'homme de lettres, et tu n'as même pas dix-huit ans.» (VLB, *Pour saluer Victor Hugo*, éditions du Jour, Montréal, 1971: 41).

On peut au moins dire de Beaulieu qu'il semble équitable, car sa hache bûche tous les pommiers, même le sien: «moi qui n'étais qu'un péquenot, qu'un illettré, qu'un pauvre Québécois sans culture» (*Ibidem.*: 44). C'est dans la perspective de sa tendresse-haineuse qu'il faut laisser passer ses défoulements sur Jack. Parce qu'il ne faut pas s'y tromper, il range Jack Kérouac au côté des grands de l'ADMIRATION: «Derrière nous, trop d'hommes déjà ont écrit, que je n'ai pas lus. Je voudrais parler de Melville, de Cohen, de Miller, de Joyce, de Meyrink, de Kérouac et de bien d'autres qui me font penser à Hugo, qui m'inspirent la même admiration et me rappellent certains devoirs d'écriture.» (*Ibidem.*: 195).

En conclusion, l'essai-poulet de Beaulieu sur Kerouac n'est pas un chef-d'œuvre, mais un pis-aller. Vous avez le choix de lire un essai-médiocre signé par un de nos grands écrivains, ou bien lisez vous-mêmes les vingt volumes de Jack Kerouac, ce qui est tout de même recommandé dans les deux cas.

Lettre sur «Les lettres aux journaux» de Jacques Ferron (1985)

Texte paru dans le Bulletin du Cercle Gabriel-Marcel, vol 7, no 6, décembre 1985: 38.

J'ai toujours adoré les recueils de textes et Jacques Ferron autant avec ses «lettres ouvertes» que ses escarmouches a su, à ce sujet, me combler.

Jacques Ferron (1921-1985) fut un homme à plusieurs facettes: dramaturge, conteur, romancier, polémiste, médecin et politicien. L'œuvre de l'écrivain, particulièrement, me plaît par ses contes, me charme par ses romans et m'emballa par ses textes polémiques. C'est avec *Les escarmouches. La longue passe*¹ que le verbe pointu, intelligent et pertinent de Jacques Ferron m'enthousiasma pour la première fois.

Sa virtuosité pour le court texte, parfois cinglant, parfois grinçant ou ironique, nous est à nouveau présentée dans la récente parution posthume des *Lettres aux journaux*². En lisant ce recueil de lettres ouvertes, j'ai apprécié les grands airs prétentieux de ce maréchal-de-la-plume, de même que les pieds de nez qu'il adresse aux personnalités de tout acabit.

Mais il n'y a pas que l'escarmouche! Sous l'aspect factuel de ces lettres transpire une préoccupation humanitaire, qu'il s'agisse de médecine, de littérature, d'histoire ou de politique, l'écrivain s'intéresse à la Vérité. Il pourchasse les masques, il souligne aussi bien les injustices sociales que les bouffonneries de nos dirigeants bedonnants. D'un ton hautain, il nous livre une leçon de modestie. Arrêtons de nous gargariser de nos titres boursoufflés, cessons de camoufler nos mesquineries, ramenons nos regards au seuil de notre véritable réalité: voilà ce que semble nous dire Jacques Ferron.

¹ Montréal, Leméac, 1975, 2 tomes.

² Colligées et annotées par Pierre Cantin, Marie Ferron, Paul Lewis. Préface de Robert Millet. Montréal, Vlb éditeur, 1985, 594 pages.

La publication des *Lettres aux journaux* de Jacques Ferron, bref, est une façon élégante de rendre hommage à l'un de nos grands écrivains; la lecture ou la relecture de son œuvre reste toujours un amusement de l'esprit.¹

Alexis Klimov (1985)

Texte paru dans la revue canadienne de philosophie Dialogue, XXIV, no 1 (printemps) 1985: 165.

Ce compte-rendu est paru dans la revue canadienne Dialogue alors que j'étais à ma première année de maîtrise en philosophie à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Non satisfait de publier mes textes dans mes propres publications, j'avais besoin d'une certaine reconnaissance en soumettant mes écrits à des comités de lecture. J'ai eu le culot d'envoyer mon texte à une revue qui n'acceptait, habituellement, que des textes signés par des professeurs agrégés, des chargés de cours ou des étudiants au niveau du doctorat. Ce qui n'était évidemment pas mon cas. J'aurais recensé n'importe quel ouvrage pour m'immiscer dans cette confrérie des grandes revues spécialisées. Je m'attaquai donc aux œuvres de l'un de mes professeurs que personne ne recensait et en très peu de temps, j'atteignis mon objectif: publier dans une vraie revue.

Veilleurs de nuit: esquisse pour un essai

ALEXIS KLIMOV

Québec; Éditions du Beffroi, 1984, 87 p.

¹ Je voudrais également référer le lecteur au remarquable ouvrage bibliographique de Pierre Cantin, Jacques Ferron, polygraphe, Montréal, Bellarmin, 1984, 552 pages. Il s'agit d'un travail minutieux, véritable œuvre d'érudit. Il faut en effet réellement aimer l'imprimé pour construire un tel document. Car, en plus de nous signaler les œuvres inédites, les imprimés (livres, articles, lettres, nouvelles, ...), les œuvres jouées, les interviews de Jacques Ferron, Pierre Cantin fournit aussi le signalement (avec évaluation) de tous les textes qui traitent de Jacques Ferron, du livre au compte-rendu journalistiques. La précision bibliographique dont la fait preuve M. Cantin fera sans contredit de son *Jacques Ferron, polygraphe* un modèle d'essai en bibliographie.

Alexis Klimov est ce représentant, de plus en plus rare, de la mixture philosophie-littérature. Ceux qui connaissent l'enseignant savent pertinemment qu'il est peu sympathique à ces courants, tels que: la philosophie des sciences ou la philosophie analytique, et pour cause. L'auteur des *Veilleurs de nuit* se situa à l'antichambre de la littérature et à l'exit de la philosophie, et son récent ouvrage illustre adéquatement sa position particulière.

Par contre, l'ouvrage qui se veut être un hommage à Louis Lavelle et Gabriel Marcel comprend deux textes que Klimov a présentés lors de conférences, qui sont davantage prétextes à la présentation de sa conception de la philosophie, qu'ils ne visent à présenter des études sur les deux philosophes honorés. D'ailleurs, de l'aveu même de l'auteur: «je ne suis en aucune façon un spécialiste de l'œuvre de Lavelle »(p.62), nous confie-t-il.

Au fond, l'ouvrage est une tentative d'explicitation d'une définition spécifique de la philosophie qui prend racine à la source du vécu et de l'aventure. Mais le message du professeur Klimov ne diffère guère de ce que nous pouvions apprendre dans son article «Philosophie et dissidence», *La petite revue de Philosophie* 3 (1981), quand il écrivait: Or, je crois que tout homme devient philosophe en vivant intensément et en s'interrogeant sur ce que, ce faisant, il découvre.»

N'est-ce pas la même chose qu'il nous répète avec, cette fois-ci, des décorations référentielles qui ornent son texte. Quand il écrit (en citant Louis Lavelle): «la philosophie, c'est une "méditation sur la signification de cette vie dont chacun porte en soi à la fois la responsabilité et le mystère: là est pour tous les hommes la préoccupation essentielle devant laquelle toutes les autres pâlisent"» (p.72-73).

L'ouvrage a le mérite de faire entendre une manière de «philosopher» qui n'est guère en vogue dans les revues officielles. Mais pour ceux qui connaissent les écrits de l'auteur, il s'agit d'un chapitre de plus dans le ciel lunaire des nuits klimoviennes, où «... la tâche de la philosophie ne consiste pas à protéger le sommeil, mais le rendre impossible» (Léon Chestov, cité p.11).

LE DEVOIR en livres (1986)

Ce texte est paru dans le journal Le Devoir, 2 août 1986: C-5, sous le pseudonyme de «Bill Barthe». Un pseudonyme que j'affectionnais étant donné que le nom propre référerait au nom de la rue où j'ai grandi à Sorel. L'utilisation du pseudonyme est une pratique que j'ai usée à plusieurs occasions, on a qu'à penser, entre autres, aux chroniques du Blaireau. À la relecture du présent texte, le seul mobile valable qui vient légitimer l'utilisation d'un pseudonyme est que ma «lettre ouverte» est un texte flatteur et racoleur, mais ce texte me donnait l'opportunité de faire état de mes lectures.

Au DEVOIR, on ne fait pas du journalisme à la petite semaine, on fait de la littérature journalistique de fin de semaine. Je n'ai pas sous la main tous les recueils qui furent composés à partir d'articles parus dans le quotidien de la rue du Saint-Sacrement, mais il me semble que cela soit un phénomène propre à ce journal. La qualité des écrits est telle qu'il vaut la peine de mettre cela en livres. Il faut le dire, LE DEVOIR compte dans ses rangs des plumes appréciées. C'est pourquoi les lecteurs ont le privilège de lire ou de relire les Claude Ryan (avec *Une société stable*, éditions Héritage, 1978); l'unique et inimitable Nathalie Petrowski (avec ses *Notes de la salle de rédaction*, éditions Saint-Martin, 1983); et le prolifique Victor-Lévy Beaulieu (avec ses *Chroniques polissonnes d'un téléphage enragé*, Stanké, 1986. J'aurais souhaité trouver les critiques littéraires de VLB parues dans le DEVOIR pendant la même période en deuxième partie du livre; peut-être son éditeur préfère-t-il les réserver pour une autre publication ? Ce serait à souhaiter !); et, en dernier lieu, je m'en voudrais d'oublier les entretiens d'écrivains de Jean Royer. Bref, LE DEVOIR, ce n'est pas qu'un journal. C'est aussi plusieurs auteurs qui s'effeuillent et, à l'instar des strip-teaseuses, il y a des gras de fesse qui entretiennent le plaisir et d'autres qui l'annulent, ce la dépend des coûts et des attentes. On me donnerait les textes de Stéphane Lépine en reliure de luxe que je l'échangerais aussitôt dans une librairie de livres usagées, tandis que je débourserais le gros prix pour une édition pirate des «humeurs» de Nathalie Petrowski. C'est vous dire que, même si les bonnes choses côtoient les boursouflures, cela ne rend pas aveugle. Pour conclure, LE DEVOIR en livre, c'est un plaisir de relecture.

New York et autres humeurs **(1987)**

Ce texte est paru dans le journal Le Devoir, du 8 août 1987: A-8, sous le pseudonyme d' «Éric Blais». Un pseudonyme que j'avais forgé à partir du nom véritable de l'écrivain anglais George Orwell que j'attachais particulièrement et qui se dénommait en réalité: Eric Blair.

Comment ne pas revenir au DEVOIR lorsqu'on y retrouve ce qu'il a de plus attachant: ses chroniqueurs intimistes. Quel plaisir de pouvoir encore lire Nathalie Petrowski en direct de New York, et ce, malgré son années sabbatique consacrée à la rédaction de son roman. Probablement qu'elle ne pouvait pas plus se passer de ses lecteurs, que nous de ses humeurs. On dira ce qu'on voudra LE DEVOIR doit ses couleurs à ses stylistes. Je regrette grandement les silences de Victor-Lévy Beaulieu qui l'année dernière encore nous charmait avec ses billets d'été. Heureusement que les uns remplacent les autres, et que l'animateur de Jazz soliloque, Gilles Archambault, a repris ses «Plaisirs de la mélancolie» à notre grand ravissement. Le Cahier du samedi sans ses signataires du dimanche serait d'une bien piètre lecture. Savoir donner de l'attrait à un journal relève du choix des plumes, espérons que d'autres scribes se joindront à l'équipe, j'aimerais avoir plus que deux raisons d'acheter l'édition du samedi. Jusqu'à présent les Humeurs de Nathalie et la Mélancolie de Gilles sont les seuls motifs de ma course au dépanneur le samedi matin!

Jacques Godbout ou l'actualité du philosophe à l'ère technologique (1987)

Texte paru dans Les Cahiers molotovs, No 8701, 1987, 5 pages.

Nous sommes en 1987, quelques années à peine (2 ans) après la réforme de l'enseignement collégial où des bureaucrates sont venus sabrer au niveau des cours obligatoires de philosophie dans la formation collégiale de base, réduisant ainsi le nombre de cours de philosophie et par le fait même le corps enseignant s'y adonnant dont je faisais potentiellement partie. Ce qui a mis un terme définitif à mes espoirs d'œuvrer dans ce domaine. Ce qui ne m'empêchait pas de continuer de prêcher pour la pertinence de ce domaine d'étude qu'est la philosophie, conviction qui ne s'est jamais démentie dans mon esprit.

Ma passion pour les publications m'avait aussi amené à créer, très modestement, un autre bulletin littéraire. Après ESQUISSES, LE MESSENGER LITTÉRAIRE, c'était maintenant LES CAHIERS MOLOTOVS. L'aventure fut de courte durée (un seul numéro) mais j'eus le privilège que mon texte se retrouve dans la bibliographie d'un synopsis de cours de philosophie au Cégep de ma région. Piètre consolation, direz-vous, mais qui m'indiquait qu'on ne sait jamais où va aboutir tout ce que nous faisons lorsque nous agissons comme de petites fourmis travailleuses.

*«Ce n'est pas facile, pour des intellectuels,
de garder le silence:
leur fonction première
est de donner du sens à ce qui n'en a pas.»
Jacques Godbout¹*

Tenant la philosophie pour une entreprise de signification qui vise à redéfinir le Monde, l'homme et l'interaction des deux. Je pense que l'écrivain québécois Jacques Godbout fait discrètement, en ce sens, œuvre de philosophie. On connaît Godbout pour les romans qu'il a signés²; la poésie qu'il a

¹ Jacques Godbout, «Le déclin de l'empire 1960», *L'Actualité*, (vol 11, no 11) 1986: 243.

² *L'Aquarium* (1962); *Le couteau sur la table* (1963); *Salut Galarneau!* (1967); *D'Amour P.Q.* (1972); *L'Isle au dragon* (1976); *Les têtes à Papineau* (1981); *Une histoire américaine* (1986).

produite³; et les films qu'il a réalisés⁴, mais le penseur qui a signé des essais autant dans des revues telles que *Liberté*, *L'Actualité* et bien d'autres attire moins l'attention. Pourtant deux recueils de ses textes montrent bien la constance chez Godbout de s'interroger et d'interroger son milieu⁵. Les premiers essais, plus politiques dans leur vue, ont cédé le pas à la perspective philosophiques, s'attachant plus aux enjeux qu'aux solutions. Le critique s'est raffiné préférant s'attarder à la compréhension de l'état des choses plutôt que de taper à tour de bras dans le vide de la rhétorique abusive. En cela, le texte de Godbout s'est adouci, même s'il n'avait pas la fougue et l'exubérance d'un Pierre Bourgault. La certitude s'est métamorphosée en sérénité.

Godbout fait œuvre de philosophie par sa tentative de *resignification* du Monde pour s'en donner à lui-même une explication plausible, mais aussi pour proposer une articulation de la pensée qui pourrait soutenir ce qui est, et ce qui se fait. Il est actuel de part l'attention qu'il porte à la transformation de son milieu ambiant. À partir de ses chroniques on peut facilement dresser une liste des nouveaux défis philosophiques sur lesquels les philosophes devront cogiter s'ils ne veulent pas perdre le synchronisme qui relie l'homme à son époque. Je pense, entre autres, à l'impact et l'évolution des médias⁶, l'effritement des langues⁷, l'immigration, les modes de vie, les valeurs et les choix individuels et collectifs, la situation socio-économique du Monde, l'information⁸ et tout ce qui concerne le quotidien de l'homme et qui l'appelle à un changement ou une nouvelle façon de faire, donc de voir. Le grand thème de Jacques Godbout est évidemment la société de consommation. Les valeurs qui motivent sa production et les choix de ceux qui consomment. Et comme la consommation est intimement liée à l'information. Godbout s'interroge aussi sur le

³ *Carton-pâte* (1956); *les pavés secs* (1958); *C'est la chaude loi des hommes* (1960); et *Souvenir shop* (1984).

⁴ *De X-13 à Comme en Californie* (1983). J'en oublie et j'en passe.

⁵ *Le réformiste, textes tranquilles*, Montréal, Quinze, 1975, 200 pages; *Le murmure marchand*, Montréal, Boréal Express, 1984, 158 pages.

⁶ J.G., «Quand les médias enterrent l'histoire», *L'Actualité* (11,3) 1986: 133; J.G., «La vie en vidéoclip», *L'Actualité* (11, 12) 1986: 170.

⁷ J.G., «Dialectes dans l'azur», *L'Actualité* (11,4) 1986: 154; J.G., «Ma langue, mai maison», *L'Actualité*, (12,7) 1987: 103

⁸ Je renvoie le lecteur à l'ensemble des essais de Jacques Godbout parus dans la revue *L'Actualité* pour la période de mars 1986 à août 1987.

marketing et les autres supports qui véhiculent nos symboles collectifs. En bref, Jacques Godbout jette un regard lucide et pertinent sur le monde environnant pour en questionner les détails et les significations qu'il porte et transporte. Ce Monde auquel nous nous devons de donner un sens, ne serait-ce que pour mieux s'y mouvoir à l'intérieur et être apte à en comprendre ses mécanismes qui sont subordonnés aux valeurs humaines. Dans tout ce qui se fait l'empreinte de l'homme est moulée. Comprendre l'humain dans toutes ses manifestations, à la limite, c'est se découvrir soi-même. Nous revenons à l'origine de la philosophie dans ses premières leçons socratiques: «Connais-toi toi-même». C'est peut-être en cela que la philosophie demeure si près de la vie. Si jadis les philosophes avaient la réputation douteuse d'avoir la tête dans les nuages, aujourd'hui probablement que les penseurs de l'ère technologique ont l'esprit dans le smog en autant qu'il restent (et resteront) des témoins lucides de leur époque et de leur milieu. La philosophie n'a rien à voir avec la rêverie, au contraire, elle prend plutôt sa racine dans la tragédie, qu'on se souvienne de Dionysos!

Montréal
29 août 1987

Le choix autobiographique Ou le même et l'autre dans la perspective de René Payant (1988)

Ce texte est paru dans la revue FRAGMENTS, no 63, décembre 1988. La revue Fragments était conçue et principalement rédigée par Jacques Beaudry. J'ai connu ce dernier lorsque je suis arrivé à l'UQTR. En plus de mener à terme ses études doctorales, de s'occuper du Centre de documentation en philosophie, il avait fondé une petite revue qu'il confectionnait artisanalement. C'est donc à Jacques que je dois mon aventure éditoriale avec mes revues, bulletins et brochures bibliographiques. Je trouvais impressionnant qu'avec, à l'époque (1981), très peu de moyens, il arrivait à imprimer et diffuser ses recherches. Évidemment en 1988, je ne fréquentais plus les corridors de l'université de Trois-Rivières et Jacques avait eu la gentillesse de le publier. Je fus l'un des rares collaborateurs de la revue Fragments.

«Autobiographies are essentially works of fiction.» Thomas Henry Huxley, dans: Darwin & Huxley, Autobiographies, London, Oxford University Press. 1974, p. 100.

«Le tableau n'est pas essentiellement ce qui est représenté mais aussi, et peut-être surtout, la manière dont le représenté est présenté».
René Payant (p. 165)¹

Le récit autobiographique en littérature et l'autoportrait en peinture soulèvent un même dilemme. Le récit (littéraire ou pictural) vise-t-il à être véridique, ou n'est-il pas un choix au niveau du mode narratif au service de la création? Le choix du récit autobiographique est-il un désir narcissique de conter sa vie ou un mode de narration astucieux de la part du

¹ [René Payant (1949-1987) était professeur d'histoire et de théorie de l'art à l'Université de Montréal. Toutes les mentions renvoient à son ouvrage posthume *Vedute. Pièces détachées sur l'art 1976-1987*, Laval, Éd. Trois, 1987, 685 p.]

créateur pour servir son talent. On entend par récit autobiographique (autant en littérature qu'en peinture), la projection du Moi comme personnage-narrateur, c'est-à-dire l'utilisation du «JE» comme force centrifuge qui supporte le récit ou l'image. On considère autobiographique un récit où l'auteur utilise le «JE», lorsque l'écrivain devient le personnage central et se dit témoin de sa narration. La transposition en peinture est plus évidente, c'est lorsque le peintre devient son propre modèle.

La lecture d'un récit de ce type est pour le lecteur une ambiguïté, à savoir, y a-t-il une nuance entre le personnage-témoin qui conte et l'écrivain qui raconte? Immanquablement, l'autobiographique comme choix entraîne la confusion entre le créateur et la créature, entre le peintre comme artiste et le peintre comme modèle. La marge se confond et s'amenuise. René Payant dans ses écrits sur l'art a interprété l'autoportrait d'une façon fort pertinente. Son analyse dégage un point essentiel. Il propose que l'autoportrait (ce qu'on pourrait aussi appeler par extension le discours autobiographique) vise plus à servir l'art du créateur qui se peint qu'il ne vise à reproduire le portrait de l'artiste. René Payant a vu dans l'autoportrait un choix artistique au service du style du créateur où l'artiste est à la fois peintre et modèle, sujet et objet, portrait et création. Il faut retenir cela, tout en ayant à l'esprit que dans la perspective du théoricien de l'art: «l'image peinte est une fiction» (p. 199).

Dans le contexte de l'autoportrait, le modèle et l'artiste sont le même, mais l'artiste tel que présenté, narré (ou peint) est l'expression d'une auto-perception à travers la maîtrise d'un art. L'artiste en se peignant se fait AUTRE. L'AUTRE n'est rien de moins que le MEME filtré par le regard artistique. C'est une auto-réflexion tributaire du miroitement de sa propre image, mais aussi du regard à travers lequel le créateur façonne son image propre, et à travers laquelle il fait passer son reflet et la conception de son art. Le sujet énonçant se distance de l'objet énoncé, il est le MOI-MEME fait AUTRE. Le regard du créateur transforme son objet, il remodèle sa perception qu'il transposera dans sa création. Au fond le MOI comme sujet n'est que prétexte au peintre et à l'écrivain pour se faire artiste. Ce qui est visé dans l'autoportrait c'est la version formelle du thème narcissique. L'épanchement de l'artiste sur lui-même n'exprime pas un

repliement égotiste, mais une simple thématique (stratégique) au service de son art. Le but de l'artiste n'est pas de projeter l'image de lui-même sur la toile, mais sa vision artistique au travers son image qui porte l'empreinte de son regard créateur. L'autoportrait comme création est fiction, parce que philosophiquement il présuppose un regard, une façon de découper le réel, de percevoir l'angle des objets, de sélectionner les situations et personnages. Le regard est dépendant du bagage culturel de l'artiste. Il ne perçoit que ce qu'il peut voir. Voir, c'est d'abord reconnaître. Pour reconnaître, il faut au préalable connaître. Pour connaître, il faut (sa)voir. Comment reconnaître une personne que l'on n'a jamais vue? Le regard, c'est donc ce qui vous permet de voir clair dans la réalité. Le regard c'est l'intelligibilité du réel, c'est l'œil de la raison. Au sujet du regard de l'artiste, René Payant préférera parler de la fonction poétique de la peinture «qui retourne sur elle-même sa signification par et dans ce qu'elle peint» (p. 166). Tout art est tautologiquement un art, cela va de soi. Il est aussi un art comme art de penser, et un art comme art de se penser comme art. Voilà la trame de la création, voilà ce qui joue dans la façon de faire création. L'art le plus spontané repose tout de même sur des choix, et ce sont ces choix qui font le style. L'image filtrée par le regard est mensongère par nécessité, parce qu'elle sert non pas à reproduire fidèlement une image réelle, mais bien à produire cet AUTRE, résultat d'un regard artistique.

Entre le sujet et l'objet, entre l'objet d'énoncé et l'objet d'énonciation, entre l'image-miroir du créateur et le regard déformant de l'artiste, entre le sujet voyant et l'objet perçu, entre l'artiste comme modèle et l'artiste comme créateur qui se peint, «il y a le peintre, l'inventeur» (p. 172). L'art (littéraire ou pictural) est un filtre, une grille, une subjectivité totalitaire, un regard déformant. L'interprétation de René Payant au sujet de l'autoportrait devrait faire réfléchir ceux qui prennent le récit autobiographique au premier degré quant à sa véracité et sa transparence. Une lecture de second degré conviendrait mieux à ce genre de narration, elle la resituerait au niveau de la fiction, et permettrait de voir autre chose qu'un simple récit autobiographique, de voir une écriture comme art, un art d'écrire qui se pense comme écriture.

L'autoportrait n'est donc pas virtuellement photographique dans son désir. L'autoportrait est création, c'est-à-dire acte poétique, et ce, même s'il est à première vue le reflet de l'UN, devenu Même.

Il serait difficile de nier la part de fiction qu'il y a dans l'écho, connaissant la tendance de l'écho à se faire éc(art). Sachant que c'est dans l'écart que se réfugie l'art(ifice).

La fiction, voire l'artifice dans l'autoportrait, est la marge qu'il y a entre l'écho et l'écart; entre la différence du Même et de l'Autre. C'est lorsque l'image réflexive devient mirage qu'on peut saisir le glissement de l'Un au Même, et du Même à l'Autre. Bref, l'art dans l'autoportrait fait de la simple auto-représentation de l'artiste un objet d'art a priori et un objet-dard a posteriori, parce que la représentation (la façon de faire comme art) est plus manifeste que le présenté (l'artiste comme modèle). (CG)

L'Obiou (1992)

Texte paru dans la Revue d'histoire de l'Amérique française, Volume 45, no 3, hiver 1992: 471.

Lorsque je suis arrivé à l'U.Q.T-R en 1981, Louis Edmond Hamelin en était le recteur. Géographe, il avait fondé les études nordiques et ses écrits qui faisaient preuve d'une précision et d'un style si soigné me charmaient. En 1991, lorsque j'ai commis ce texte de recension, j'étais enseignant au Centre d'Éducation aux adultes Antoine-Brossard, où je débute ma nouvelle carrière de professeur de français.

HAMELIN, Louis-Edmond, avec la collaboration de Paul DUPRÉ,

L'Obiou entre Dieu et Diable,

Montréal, Éditions du Méridien, 1990, 225 p.

L'ouvrage est une reconstitution historique des événements fatidiques du 13 novembre 1950, où 58 pèlerins, dont une majorité de Québécois, ont perdu la vie dans l'écrasement du *Canadian Pilgrim*. Était-ce un accident ? Les auteurs se sont intéressés à cette tragédie aérienne dès novembre 1950, visitant et revisitant les lieux. Au terme d'une enquête minutieuse, ils avancent l'hypothèse d'un détournement qui se serait mal terminé. Ils se montrent toutefois prudents: «Nous sommes dans la situation de ceux qui, terminant un immense casse-tête, réalisent qu'il va manquer quelques pièces; le montage déjà fait, le sens de l'objet figuré de même que les contours des morceaux disparus les invitent à se demander à quoi ressemble le puzzle fini.» (p.180) Menée de main de maître, la démonstration est plausible bien que la preuve reste à faire. Le chapitre premier consacré à la piété québécoise au milieu du XX^e siècle éclaire la signification religieuse des pèlerinages et les croyances qui y sont rattachés. Ce sont des pages utiles.

Mircea Eliade (1993)

Texte paru dans la revue Philosophiques, vol XX, no 1 (printemps) 1993: 205-206.

Ma première rencontre avec Mircea Eliade, si je peux m'exprimer ainsi, remonte à ma première année de collège (Cégep), nous étions en 1977, un professeur de philosophie, André Loranger, nous fit lire et travailler sur Le sacré et le profane, l'oeuvre de Mircea Eliade. Le charme s'effectua spontanément. J'ai alors tout acheté et tout lu de Mircea Eliade. Conséquence on ne peut moins banale, comme Mircea Eliade avait fait des études de philosophie pour devenir une sommité mondiale dans son domaine, j'ai alors décidé, à mon tour, de faire mes études en philosophie. Il a donc été le modèle, l'inspiration qui m'a soutenu tout au long de mes études. Jamais, une oeuvre d'érudition n'avait causé chez-moi une telle commotion. C'est pourquoi en 1993, je collectionnais toujours les ouvrages de et sur Mircea Eliade, question de parfaire ma bibliothèque.

Jacques Pierre, **Mircea Eliade: le jour et la nuit. Entre la littérature et la science**,
Montréal, Hurtubise HMH (coll. «Brèches»), 1989, 376 pages.

La collection «Brèches» annonçait la parution prochaine de ce livre sous un titre qui aurait fait dire à Schopenhauer qu'il suffit d'être obscur pour être profond. L'ouvrage devait à l'origine s'intituler: *Rumeur et structure. Réflexion épistémologique sur l'œuvre de Mircea Eliade* (p.375). Finalement, l'on opta pour la modération et la simplicité.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première (p: 55-207) traite de l'herméneutique de Mircea Eliade. L'auteur met en lumière les concepts clés qui ont servi à l'instauration de l'herméneutique éliadienne en histoire des religions (hiérophanie, mythe, rite, symbole, sacré/profane, temporalité,...). L'exposé de l'auteur est fort juste, mais ne nous apprend rien de plus que nous ne savions déjà, et ce, grâce à l'excellente présentation d'Adrian Marino (*L'herméneutique de Mircea Eliade*, Paris, Gallimard, 1981), et grâce également à l'ouvrage de Douglas Allen (*Mircea Eliade et le phénomène religieux*, Paris, Payot, 1982). L'auteur aurait pu réduire cette partie et les lecteurs concernés n'en auraient pas souffert pour autant.

La seconde partie de l'ouvrage scrute les écrits scientifiques (p.213-281) et littéraires (p.282-331) sous l'angle de la sémiotique. Loin de trouver un discours transparent, nous assistons à l'échafaudage d'un métalangage, qui nous enlisse dans une sphère théorique se situant à cent lieues de la limpidité qui caractérisait si bien Mircea Eliade.

Le chapitre deux de la seconde partie de l'ouvrage porte sur la sémiotique de l'œuvre littéraire. L'auteur confesse qu'il réduit l'œuvre littéraire d'Eliade à un seul roman (p.282). L'on trouve donc un raccourci, là où l'on aurait souhaité un développement plus étendu. Mais peu importe, car le mérite de l'ouvrage se situe au niveau même de sa démonstration. L'auteur nous expose une schématisation des isotopies (ontologique, spatiale, psychologique, noologique, ...) et une formulation symbolique de l'application de métadiscours qu'est la sémiotique. C'est à la fois l'exposition d'une méthode et le résultat de son application, dans l'expression même de sa complexité et sa finalité. Mais plus que cela, c'est le reflet des prémisses épistémiques de la sémiotique

lorsqu'elle devient elle-même le regard filtrant du chercheur-observateur, c'est-à-dire une «matrice discursive dont le fonctionnement et les déterminations précèdent l'objet qu'elle entend interpréter» (p.336).

Auschwitz (1994)

Texte paru dans le Canadian Journal of History / Annales canadiennes d'histoire, vol XXIX, août, 1994: 430-431.

Mon intérêt pour l'histoire, ma passion pour les recherches archivistiques ne pouvaient m'entraîner ailleurs que dans cette lecture à la fois passionnante et macabre.

Les crématoires d'Auschwitz,

Jean-Claude Pressac,
Paris, CNRS éditions, 1993, viii, 155 pp.

En exploitant à fond les archives allemandes qui avaient été pillées par les soviétiques et qui étaient restées à ce jour inaccessibles, l'auteur retrace l'histoire des crématoires d'Auschwitz, qui furent le haut lieu de la purgation juive en Allemagne durant la Seconde Guerre Mondiale.

L'auteur reconstitue la chronologie des événements qui ont inauguré l'érection des crématoires. Il retrace la première vocation du camp concentrationnaire d'Auschwitz. Il présente les officiers nazis responsables des opérations et les civils qui veillaient aux intérêts des entreprises privées spécialisées dans la crémation.

Nous pouvons suivre les soumissions, les délais, les modifications exigées, la conception des fours, leur performance, les améliorations apportées, les coûts d'installation. L'auteur concentre donc son étude sur les fours, leur édification, les incidents et les réparations s'y rattachant, l'argent investi, les travailleurs engagés, les ingénieurs impliqués (entre autres, Kurt Prüfer), les liens

étroits entre la firme J. A. Topf und Sohne d'Erfurt et l'administration nazie. Nous assistons à l'élaboration de «la machinerie du meurtre de masse» et à sa destruction partielle précipitée par la fin de la Seconde Guerre.

En filigrane, l'auteur montre l'intérêt économique que représentait pour les entreprises la construction des fours crématoires. À l'origine la crémation visait à réduire l'épidémie de typhus qui se propageait dans les camps de prisonniers. Il fallait incinérer les corps des détenus décédés. Mais une tangente se dessina lorsqu'on annexa des chambres à gaz aux fours.

Pour mener à bien sa tâche, l'auteur n'a utilisé que des sources archivistiques: lettres, brevets, dossiers personnels, devis, bilans financiers, contrats, télégrammes, commandes, rapports, notes manuscrites, factures, plans, schémas, dépositions, photos, ...

En plus de 11 chapitres, l'ouvrage comprend 60 documents photographiques, une chronologie récapitulative (pp. 110-125), une partie sur les principaux noms de personnes, des organismes SS et firmes civiles (pp. 129-142), s'ajoute deux annexes dont l'une sur le nombre de morts au KL Auschwitz-Birkenau, ainsi que deux index.

Il s'agit d'un ouvrage aussi remarquable par sa rigueur et ses sources archivistiques que par l'horreur qu'il précise. Pour ceux qui ont pu douter de l'existence et de l'ampleur d'une telle machination, les faits étalés vous laisseront pensifs.



Louis Althusser

Althusser (1994)

*Texte paru dans la Revue Canadienne de comptes-rendus en philosophie,
vol. XIV, no 1, février 1994: 4*

*Même si j'étais à l'époque étudiant à Têluq en train de faire un second
bac par cumul de certificats avec majeur en relations industrielles, ma
passion de la philosophie a vite repris sa flamme avec la parution des
nombreuses œuvres posthumes de Louis Althusser.*

*Louis Althusser,
L'avenir dure longtemps suivi de Les faits,
Paris, Stock /IMEC, 1992, pp. x + 357.*

Le 16 novembre 1980 un silence de mort tombait sur Louis Althusser. La parution d'un ouvrage posthume est venue rompre ce silence et redonner la parole au philosophe français. L'ouvrage en question regroupe deux textes autobiographiques. *Les faits* rédigé en 1976 (281-356) est une première ébauche qui annonce le second: *L'Avenir dure longtemps* écrit en 1985 (7-279).

Olivier Corpet et Yann Moulier Boutang (auteur de: Louis Althusser, une biographie, tome, Grasset, 1992) retracent dans leur présentation (i-x) l'origine des deux textes inédits.

Dans le plus récent des deux écrits (1985), Althusser, dès les premières phrases, narre sans esquivé le drame de sa vie, à tout le moins ce dont il se souvient. Par la suite, le récit emprunte un ton plus propice à l'autobiographie et un chemin plus coutumier. Il refait le parcours, remontant à ses parents, sa naissance, sa jeunesse, son adolescence, ses fréquentations restreintes et son développement au sein de sa famille. Althusser utilise un regard aux accents psychanalytiques pour reconstruire le casse-tête de sa vie. On a vite l'impression qu'il tombe dans des lieux communs: emprise de la mère, absence du père, son éducation sexuelle et tous ces morts qui défilent dans sa jeunesse. Même son prénom vient d'un mort (le premier amour de sa mère). Heureusement, l'impression s'atténue au fil des pages. Derrière l'enseignant, le philosophe, le marxiste, le communiste, Althusser dévoile l'être fragile. Celui qui cultive les peurs, les phobies, les dépressions et qui suit une interminable thérapie.

Dans tout son épanchement, Althusser, en aucun temps, ne sollicite de la part du lecteur un verdict d'innocence pour l'ultime action qu'il a commise.

Dans le chapitre II, l'on retrouve même l'esprit critique du penseur, qui nous expose les difficultés inhérentes au fou meurtrier qui "bénéficie" d'un non-lieu. Par la suite, Althusser offre de très belles pages sur son itinéraire philosophique, son implication politique, l'École normale supérieure, son internement, sa réhabilitation.

La lecture de *l'Avenir dure longtemps*, qui constitue l'essentiel de l'ouvrage, est émouvante dans la mesure où l'on est sensible à la déroute d'un être humain, trop humain. Althusser se révèle être une conscience qui saigne. Une conscience qui s'est vue glisser vers la folie pour finalement perdre complètement pied et tomber dans la tragédie. Ce fut pénible, mais il se releva de sa chute.

Avec ce livre, Louis Althusser nous oblige à jeter un regard différent sur la violence quotidienne que l'on croit spontanée et gratuite. Avec cet ouvrage, il a signé son dernier livre, mais non le moindre.

La philosophie (1995)

Texte paru dans la Revue Canadienne de comptes-rendus en philosophie, vol. XV, no 1, février 1995: 1

La philosophie comme domaine d'étude, comme champ de savoir, comme discours, comme activité intellectuelle a toujours suscité des questionnements. Qu'est-ce que la philosophie ? Parmi les interrogations proprement philosophiques, celle-ci a occupé une place de choix parmi mes sujets préférés. Le livre d'Althusser ravivait mon intérêt sur le sujet.

Louis Althusser,

Sur la philosophie.

Paris: Gallimard 1994. Pp. 179.

Le dernier livre paru du vivant d'Althusser vient enfin de paraître en français. Il s'agit d'une version composée de trois parties de différentes natures. Il comprend des «Entretiens» avec Fernanda Navarro 1984-1987 (29-79); une correspondance (85-137) regroupant 16 lettres qu'Althusser a adressées à sa complice mexicaine et une à Mauricio Malamud, finalement, le texte français d'une conférence prononcée par Althusser à l'université de Grenade (1976), intitulée : «La transformation de la philosophie» (143-178).

Les entretiens d'abord publiés au Mexique en 1988 (Filosofia y Marxismo) furent «rédigés par Fernanda Navarro à partir d'écrits, pour la plupart inédits, que Louis Althusser lui avait laissé librement consulter»(15).

Ces pseudo-entretiens permettent au lecteur de saisir l'articulation de certains concepts clés de la pensée althussérienne. On en voit le cheminement et l'aboutissement. Pour quiconque n'aurait pas assimilé toute l'intelligibilité des définitions althussériennes de la philosophie, de l'idéologie dominante (et de leur rapport qui les rattache), de la convivialité du pluralisme idéologique, du matérialisme aléatoire, des tendances idéalistes et matérialistes que toute philosophie possède, de la fonction hégémonique de la philosophie sur les sciences et les pratiques sociales. Ces entretiens sont la tentative ultime d'apporter les derniers éclaircissements.

La seconde partie qui regroupe les lettres contribue, à sa façon, à l'élaboration de la pensée althussérienne. Mais l'ensemble de ce corpus tient un rôle tout de même secondaire.

Pour ce qui est de la troisième partie, la conférence de Grenade, il s'agit d'un court texte joliment articulé, porteur d'une orientation (tendance) claire, où l'auteur élabore ses convictions de base sur la philosophie. Un texte sur lequel il serait agréable de voir les étudiants dissenter.

Si l'on reconnaît la valeur d'un philosophe à la polémique qu'il suscite, Althusser, fidèle à lui-même jusqu'à la fin, est resté provocateur, donc plein de promesses.

René Lévesque «Carnet de lectures» (1995)

Texte paru dans le journal régional L'informateur, volume 1, no 17, 6 mai 1995: 11

Nouvellement installé sur la rive-sud de Montréal, j'ai aussitôt ciblé ce petit journal local où j'ai fait une première tentative pour devenir chroniqueur littéraire. Je cherchais un endroit où parler de mes lectures. Ils ont publié mon premier texte et le journal a par la suite fermé ses portes.

1994 a été l'année de René Lévesque. Dans un premier temps, Claude Fournier a fait paraître «Portrait d'un homme seul», un roman biographique dont quelques petits détails croustillants ont fait jaser. Dans un deuxième temps, une mini-série portant sur René Lévesque fut diffusée. Cette production a été sévèrement critiquée et vilipendée. Mais à la fin de l'année 1994, Pierre Godin, journaliste et auteur d'une biographie sur Daniel Johnson, publiait chez Boréal, le premier tome de son ouvrage: *René Lévesque, un enfant du siècle*. Enfin, la rencontre tant promise avec l'Histoire se réalisait.

Dans son premier tome, Pierre Godin circonscrit la vie de René Lévesque pour les années 1922 à 1960. On y découvre René Lévesque, le fils, l'enfant, le gaspésien, l'étudiant, l'annonceur de radio, le correspondant de guerre, le père de famille, le journaliste, l'animateur de télé et finalement le député. C'est sur la victoire de René Lévesque, porte-drapeau des libéraux provinciaux que se termine ce premier tome. Dans un style alerte, d'une écriture limpide que Pierre Godin nous présente les résultats de sa minutieuse recherche. Le récit qu'il nous livre est vivant, dynamique. Il n'a surtout pas sacrifié la rigueur nécessaire à une telle entreprise. Pour ce faire, il s'est documenté. Il a fouillé les archives personnelles de René Lévesque, dépouillé sa correspondance, interrogé des témoins de l'époque, des parents, des amis. La somme de sa documentation lui a permis de nous faire un portrait nuancé et complexe d'un être dont le cheminement ne fut pas sans embûches et tiraillements. Ce premier tome me laisse anticiper de belles heures de lecture lors de la parution prochaine de la suite.

Claude Morin: mémoires politiques (1995)

Texte inédit, rédigé en mai ou juin 1995, envoyé au journal L'Informateur, mais il était déjà trop tard. Le journal avait fermé ses portes.

Avec son livre intitulé *Les choses comme elles étaient* (Boréal, 1994, 495 pages), Claude Morin, ancien ministre péquiste sous le gouvernement Lévesque, professeur à l'Enap, nous propose son autobiographie politique. Il s'agit d'un ouvrage plus personnel que les précédents, *L'Art de l'impossible* (1987), *Lendemain piégés* (1988) et *Mes Premiers ministres* (1991), car cette fois-ci le fil conducteur est justement le cheminement de l'auteur. L'ouvrage, contrairement aux autres titres, était plus attendu parce qu'il succède à *L'affaire Claude Morin*, où un journaliste de Radio-Canada divulgua les rencontres secrètes que le

ministre auraient eues avec des agents de la GRC. Personnellement, je n'ai pas acheté le livre pour en savoir plus sur ce sujet. Et après lecture, je ne suis pas encore convaincu d'avoir obtenu toute la lumière souhaitée sur la question. De toute façon, l'affaire en question m'est toujours plus apparue fumeuse que fameuse. Si je me suis procuré ce livre, c'est surtout parce que j'avais grandement prisé les précédents, où il nous dévoile les coulisses de la politique. C'est vraiment fascinant de voir les chemins tortueux que peuvent emprunter les acteurs politiques, d'apprendre les stratégies machiavéliques de leurs adversaires et finalement de comprendre toutes les mises en scène inventées qui ne servent qu'à mieux légitimer les coups de poignard les plus inattendus.

Dans son plus récent ouvrage, Claude Morin retrace son enfance, ses études, sa carrière universitaire, celle de sous-ministre, son entrée en politique, sa nomination de ministre au sein du gouvernement de René Lévesque, le référendum de 80, pour terminer avec sa démission et son retour à l'enseignement universitaire.

Ce fut une lecture très agréable, il faut avouer que l'auteur possède un style d'écriture d'une qualité rare et qu'il a vraiment le sens de la narration et de l'anecdote.

Les écrits philosophiques d'Althusser (1995)

Texte paru dans la Revue Canadienne de comptes-rendus en philosophie, vol. XV, no 5, octobre 1995: 303.

Une collection savoureuse des textes rares d'Althusser. Le genre de bouquin qui me ravit au plus haut point.

Louis Althusser,

Écrits philosophiques et politiques, tome 1

Paris: Stock/IMEC 1994.

Pp.588

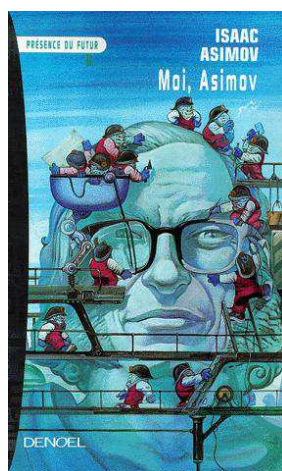
Ce premier tome regroupe onze textes de longueur et de valeurs inégales, colligés et présentés par François Matheron.

L'ouvrage composé d'écrits inédits ou difficilement accessibles est divisé en trois parties. Dans la première section, nous retrouvons les écrits de jeunesse et surtout le texte le plus important du volume, à savoir, son mémoire de diplôme d'études supérieures, intitulé: «Du contenu dans la pensée de G.W.F. Hegel» (59-238). Ce texte de 1947 démontre une habileté et une aisance intellectuelles pour l'analyse conceptuelle et surtout une compréhension du philosophe allemand. Il s'agit d'un texte typiquement hégélien dans sa pensée et son langage.

La seconde partie de l'ouvrage est constituée de deux textes. Elle s'ouvre avec l'inintelligible question qu'a posée Althusser sur la dialectique en 1972. Mais heureusement l'on retrouve dans cette section le second texte en importance dans le volume, soit : «Marx dans ses limites» (357-524). Il s'agit d'un texte inachevé, d'une dimension plus politique, écrit en 1978 sur la crise du marxisme en Europe.

Le troisième écrit qui vient légitimer ce recueil constitue l'essentiel de la troisième partie et s'intitule: «Le courant souterrain du matérialisme de la rencontre» (539-579). Voilà une contribution inachevée et tardive d'Althusser, écrite en 1982, portant sur les dimensions aléatoires et contingente d'une certaine forme de matérialisme. Il relance le débat sur la liberté versus la nécessité.

De façon globale, ce premier tome des Écrits réunit des pièces essentielles à la reconstitution de la réflexion philosophique d'Althusser autant pour nous dévoiler sa complexité que sa diversité, mais surtout pour nous offrir la singularité de son regard et de sa voix.



ISAAC ASIMOV¹: une machine à écrire (2001)

C'est en avril 2001, alors à l'emploi de la municipalité de Calix-Lavallée, à titre de secrétaire-trésorier et directeur général, que j'accepte l'invitation de LA FOUINE (Éva Borocz²) d'écrire des textes dans le journal local. J'accepte donc l'invitation et signe mes chroniques sous le pseudonyme du BLAIREAU. Ma première chronique paraît dans L'Oiseau-mouche, Volume 5, numéro 4, avril 2001:1.

Isaac Asimov est né en Russie le 1^{er} janvier 1920. Aîné d'une famille comptant trois enfants, ses parents ont émigré aux États-Unis, il n'avait que trois ans. Très jeune, il a dû mettre la main à la pâte, aidant son père qui gérait un kiosque à journaux. Persévérant, frondeur, doté d'une personnalité singulière, aussi attachante que rébarbative, il inspirait l'admiration et suscitait la réprobation.

Grand lecteur, amateur de "*pulp fiction*", il décida très tôt qu'il deviendrait écrivain, mais n'espérait pas en vivre pour autant. Refusant de se créer des illusions, il entreprit de

¹ Isaac Asimov, *Moi, Asimov*, Paris, Denoël, 1996, 610 pages. (Réimprimé en 2000).

² Éva Borocz était conseillère municipale et publiait des textes littéraires sous le pseudonyme de la Fouine. En 2012, elle a fait paraître son premier livre intitulé: *Très chère mère*.

longues études considérant que la littérature ne serait tout au plus qu'un passe-temps.

Détenteur d'un doctorat en biochimie, il est devenu professeur à la faculté de médecine de Boston.

Neuf ans plus tard, en 1958, il est congédié par la faculté, refusant de s'adonner à des activités de recherches scientifiques. C'est donc forcé par les événements, qu'à 38 ans, Isaac Asimov devient écrivain à temps plein. Ce qui n'était au début qu'un passe-temps se transforme alors en gagne-pain. Il publiera en moyenne 13 livres par année. Son œuvre comptera plus de 450 titres. Grand vulgarisateur et conférencier recherché, il écrit sur la mythologie, la Bible, Shakespeare, l'Histoire, les sciences; sans oublier toutes ses chroniques et nouvelles, tous ses romans et anthologies.

Il abattra un travail colossal, qui en plus de lui procurer une aisance financière ("*quatre ans après mon éjection de la faculté, je gagnais dix fois mon salaire*" écrit-il--p.303), lui procure une réputation qui lui permet de récolter rien de moins que 14 doctorats honorifiques (honoris causa) décernés par autant d'universités.

Considéré comme l'un des pères fondateurs de la *Science-fiction*, il sera surtout identifié au fabuleux cycle des *Fondation* et aux histoires de robots.

La lecture de son autobiographie nous permet de rencontrer un écrivain habité par une seule passion, une seule raison de vivre: *l'écriture*. Chargé de moult anecdotes et agrémenté au passage de réflexions et d'humour, son récit nous introduit dans son univers personnel. La narration de l'ouvrage n'est pas chronologique, il a plutôt opté pour un développement thématique.

Si comme le disait Williams S Burroughs, "un écrivain est quelqu'un qui écrit"; Isaac Asimov aura été une machine à écrire et son autobiographie nous permet de rencontrer un auteur prolifique et un être attachant.

Ceux qui préfèrent la vidéo à la lecture pourront louer l'adaptation cinématographique de l'une de ses œuvres, *L'homme bicentenaire* interprétée par Robin Williams.

L'histoire sociale des idées au Québec selon Yvan Lamonde (2001)

Texte paru dans L'Oiseau-mouche, Volume 5, numéro 6, 2001:1

Le mercredi 25 avril dernier, la Société d'histoire des Îles Percées de Boucherville avait invité monsieur Yvan Lamonde à venir entretenir ses membres des événements de 1837-1838. La conférence s'est tenue à la salle Robert-Lionel Séguin de la bibliothèque Montarville-Boucher de la Bruère à Boucherville.

Doté d'une double formation universitaire en philosophie et en histoire, le professeur titulaire au département de la littérature française à l'Université McGill, nous a présenté ce qu'il a identifié dans son volume intitulé : ***Histoire sociale des idées au Québec*** (2000) comme étant les facteurs transcontinentaux qui furent propices à l'éclosion de la pensée des Patriotes du Bas-Canada.

Conférencier rigoureux, orateur éloquent, monsieur Lamonde a mené de main de maître son propos, sans jamais égarer son auditoire¹. Le genre d'allocution où la substance est livrée avec brio, sans jamais sacrifier à la démonstration les informations nécessaires, ni escamoter l'illustration faute de ne disposer que de 45 minutes. Évidemment la passion de l'historien et la maîtrise de son sujet, nous ont évité la lourdeur de la lecture d'un texte, et ce, grâce à une narration soutenue où le conférencier maniait les dates, les lieux, les personnages et le contexte politique et sociale des événements en question. Bref, une performance brillante du conférencier et un auditoire satisfait et enrichi d'une autre belle sortie culturelle.

Évidemment en dilettante de l'histoire québécoise que nous sommes, nous reviendrons dans les prochaines chroniques,

¹ La clarté est une vertu que l'enseignant universitaire cultive. C'est également une qualité propre à ses écrits; qualité, entre autres, dont il fut question dans les deux pages que lui a consacrées le cahier "Lectures" du journal *La Presse* en date du 14 janvier 2001 à la sortie de son *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*.

sur les plus récentes parutions du professeur Lamonde. D'ici là, pour ceux dont la curiosité les pousserait à lire les livres de l'historien avant nous, voici quelques titres suggérés:

- *Combats libéraux au tournant du XXe siècle* (1995)
- *Ni avec eux, ni sans eux : le Québec et les États-Unis* (1996)
- *La nation dans tous ses états : le Québec en comparaison* (1997)
- *Louis-Joseph Papineau : un demi siècle de combats : interventions publiques* (1998)
- *Le Rouge et le Bleu : une anthologie de la pensée politique au Québec* (1999)
- *Histoire sociale des idées au Québec* (2000)
- *Discours d'Étienne Parent* (2000)
- *Trajectoires de l'histoire du Québec* (2001)

ANDRÉ MOREAU: la persévérance philosophique (2001)

Texte paru dans L'Oiseau-mouche, Volume 5, numéro 8, octobre 2001:1.

Pour les plus jeunes, le nom d'André Moreau n'évoque rien. Pour les plus vieux, c'est le souvenir d'un intellectuel un peu loufoque qui venait faire des bouffonneries aux émissions télévisuelles, entre autres, de Réal Giguère et Jean-Pierre Coallier, faute de pouvoir présenter l'essentiel de sa pensée. De toute façon, ce n'était ni le lieu, ni le moment pour les voltiges de l'esprit. On ne résume pas un livre de philosophie de 700 pages lorsqu'on dispose d'à peine douze minutes d'interview. Les animateurs, préférant le chemin de la

facilité, entraînaient Moreau sur les sentiers de l'humour et celui-ci de bon gré plongeait dedans, plus intéressé qu'il était à ramasser son cachet et insouciant du dommage qu'il se causait. Il faut bien le dire, personne ne prenait vraiment au sérieux cet individu marginal. Sa personnalité et sa pensée jovialistes suscitaient bien plus le rire que la réflexion, parce qu'au fond le personnage public acceptait volontiers d'être ridiculisé afin d'être vu, faute d'être entendu, et ce, autant à la télévision qu'à la radio et dans les journaux.

Pas surprenant qu'avec une telle démarche médiatique, le philosophe ait été complètement écarté et que le personnage public qui faisait tant rire, parce que plus apparenté à un clown qu'à un penseur, ait porté préjudice et ombrage à l'œuvre qu'André Moreau, le philosophe, construisait dans l'ombre.

Bien des années plus tard, en 2001, c'est maintenant d'une façon convenable qu'on interpelle André Moreau. Louis Gauthier a réalisé avec le philosophe une série d'entretiens. Il s'agit de l'un des premiers livres sérieux sur Moreau. Et Louis Gauthier n'a rien d'un illuminé, ni d'un fanatique. Écrivain, éditeur, lui-même diplômé en philosophie de l'UdM, Louis Gauthier a été président de l'Union des écrivains québécois (1997 à 1999) et a signé plusieurs créations littéraires fort remarquées. Dans le communiqué de presse qui accompagnait l'exemplaire du livre, il est écrit: Louis Gauthier s'intéresse à l'œuvre d'André Moreau «*depuis une vingtaine d'années, après avoir acheté un de ses livres un peu par hasard. Il a d'abord découvert un écrivain doté d'une excellente plume, puis un homme hors du commun et finalement un philosophe de génie. Il a eu envie de corriger un peu l'image que ceux qui ne l'ont pas lu se font du personnage. Il a donc proposé à André Moreau le projet d'une série d'entretiens* »¹

Ce projet n'est pas né la veille. Louis Gauthier nous confie en avant-propos que «*L'œuvre d'André Moreau devint même durant plusieurs années ma principale lecture*»². Gauthier nous raconte également comment il a osé faire les premières démarches pour connaître André Moreau. Il parle des conférences auxquelles il a assisté; des salons philosophiques

¹ Louis Gauthier, *André Moreau, un génie méconnu*, Montréal, Les intouchables, 2001, 170 pages.

² Ibidem, p. 12.

auxquels il a participé et qui se tenaient dans l'appartement même du philosophe. A la lecture, on sent à quel point il a été impressionné par Moreau. Et j'avoue qu'il y a de la beauté dans son regard admiratif et l'on ne peut qu'en être touché lorsqu'on lit son commentaire final: «*Pour ma part, écrit Gauthier, je l'écoute toujours avec plaisir, remerciant le ciel qu'il existe à quelques pas de chez moi un homme aussi extraordinaire et que j'aie la chance de le connaître et de le rencontrer*»³.

De mon point de vue, le livre est une réussite, car il donne le goût de lire Moreau. On veut en savoir plus. On veut pousser plus loin la rencontre. Et on se dit, si quelqu'un de la trempe de Louis Gauthier le trouve intéressant. Aurais-je comme de trop nombreux québécois préféré cultiver mes préjugés et mon étroitesse d'esprit au lieu de sauter la clôture et de me frotter au génie? La réponse est dans ces livres!

L'œuvre d'André Moreau compte à ce jour 42 titres, je vous en mentionne quelques-uns.

Pour le meilleur et sans le pire (1984) 739 pages;
Le cosmos intérieur (1986) 628 pages;
Cent millions de Christ (1989) 740 pages;
Grand traité sur l'immatérialisme,
Tome I: (1989), 797 pages; ***tome, II:*** (1995) 788 pages;
tome III: (1997) 373 pages; ***tome IV:*** (1998) 456 pages;
Le journal d'un demiurge.
Tome I (1985) 1323 pages; ***Tome II (1988)*** 635 pages;
Tome III (1989) 425 pages; ***Tome IV (1990)*** 1037 pages;
Tome V (1998) 769 pages; ***Tome VI (1999)*** 828 pages.
Le Grand Traité sur l'être
Tome 1 (2000), 420 pages.

³ Ibidem, p. 14.



Jane Goodall

La passion des primates (2002)

*Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, Volume 6, numéro 1, janvier 2002:
4.*

*Trois femmes m'ont vraiment impressionné : Jane Goodall, Dian Fossey
et Biruti Galdakis, trois primatologues. Toutes les trois ont travaillé pour
Louis Leaky.*

Jane Goodall est née à Londres le 3 avril 1934. Dès son jeune âge, elle rêvait d'Afrique et de Tarzan. A 19 ans, elle compléta une formation de secrétaire. Et très tôt, elle amassa son argent dans le but de visiter le continent qui la faisait tant rêver. Elle occupa divers emplois et c'est finalement à 23 ans qu'elle réalisa son rêve. Elle quitta tout pour l'Afrique et rejoindre une amie. Après ses vacances, elle se rendit à Nairobi, où elle se fit «engager comme secrétaire du directeur de la filiale kényane d'une société britannique.»¹

¹ Jane Goodall, *Le cri de l'espoir*, Montréal, Stanké, 2000: 54.

Sur place, elle rencontra le célèbre paléontologiste et anthropologiste, Louis Leaky, qui travaillait au musée Coryndon d'Histoire naturelle. Il lui proposa de devenir sa secrétaire personnelle. Louis Leaky, qui désirait lancer une étude scientifique étalée sur plusieurs années concernant les chimpanzés, trouva en Jane Goodall la candidate idéale. Le 16 juillet 1960, accompagnée de sa mère, Jane Goodall partit pour Gombe. Elle s'y rendit pour observer les chimpanzés dans leur habitat naturel. C'était le début d'un périple qui allait durer plus de quarante ans.

Entre 1964 et 1974, elle retourna aux études, obtint un doctorat en zoologie de l'université de Cambridge, enseigna la biologie à l'université de Stanford, se maria et eut un fils. En 1975, elle était de retour à Gombe à titre d'administratrice du Centre de recherches dévoué aux chimpanzés et aux babouins. Comme le domaine de la recherche est souvent relié à une quête incessante de financement et d'épreuves. C'est grâce à l'intervention du prince Kanieri di san Faustino que le *Jane Goodall Institute* vit le jour en 1976.

Aux troubles d'argent, il faut aussi surmonter le bouillonnement des déchirements africains. «Au cours de la quarantaine d'année que j'ai passées en Tanzanie, dit-elle, je n'ai jamais connu de rébellion ou d'émeute ... mais la frontière burundaise n'était distante que de 35 kilomètres, et nous ne pouvions jamais totalement oublier la tension existant dans ce pays entre les Tutsis et les Hutus, chaque renouveau de violence se traduisait par la mort brutale de milliers d'hommes, femmes et enfants.» (p.108)

A partir de 1986, Jane Goodall orienta son action vers l'éducation populaire. Son message environnementaliste prône le respect de la nature et des êtres vivants qui partagent la planète avec les humains. Depuis, elle multiplie les conférences, les publications, les entrevues et les dîners d'affaires pour amasser des fonds afin que son message soit entendu.

«C'est à chacun d'entre nous d'assumer sa part de responsabilités et de nettoyer cette planète que l'humanité a profané de multiples façons.» (p.97).

Pour de plus amples informations sur *Le Jane Goodall Institute* vous pouvez contacter l'un des bureaux, entre autres, celui situé à Montréal:

JGI Canada, P.O. Box 477, Victoria Station, Westmount, Québec, H3Z 2Y6

John Forbes Nash: le livre (2002)

Texte inédit rédigé en 2002, quelque part après la sorti du film et la parution des articles dans la grosse Presse. Le 23 mai 2015, il décédait dans un accident de voiture à l'âge de 86 ans.

Pour paraphraser une maxime célèbre: "La littérature a son cinéma que le Cinéma ignore". Voilà la conclusion à laquelle on arrive lorsqu'on regarde de près quelques adaptations cinématographiques des dernières années. Je pense, entre autres, à *l'Éveil* (inspiré d'Oliver Sacks, *L'éveil* [1987]); *Patch Adams* (dont le livre Docteur Patchs Adams, *Quand l'humour se fait médecin*, Stanké [2000] nous révèle les écarts entre la réalité et la fiction cinématographique) et tout récemment *Un homme d'exception*, montrant à l'écran la vie de John Forbes Nash, mathématicien décrochant le prix Nobel d'économie.

Le cinéma a cette incapacité d'adapter sobrement et de nous livrer simplement le contenu des biographies. Les versions cinématographiques tombent trop souvent dans l'excès ou bien manipulent carrément la vérité au profit d'une dramatisation plus accrocheuse. Mais que fait-on de l'authenticité dans tout ça? Hollywood s'en fout! On veut offrir du *prêt-à-penser*, facilement digéré et teinté de romantisme sur fond de léger suspense. Bref, nous sommes en présence de critères de rentabilité commerciale, plutôt qu'en présence de reconstitution historique.

Dans le film, *Un homme d'exception*, l'histoire racontée «est plus ou moins fondée sur la biographie» rédigée par Sylvia Nasar¹. D'ailleurs cette dernière confiait que même si elle aime le film, elle le «qualifie de *fiction historique*» (*USA Today* reproduit dans *La Presse* du 5 janvier 2002). Normal, car en plus d'occulter sa maîtresse, celle qui lui donna son premier fils, David. On a complètement passé sous silence son homosexualité et pourtant la biographe a sur ce sujet longuement disserté.

1. Sylvia Nasar, *Un cerveau d'exception. De la schizophrénie au prix Nobel, la vie singulière de John Forbes Nash*, Calmann-Lévy [2001], 539 pages.

John Forbes Nash, est né le 13 juin 1928. Très tôt, il se passionna pour les mathématiques. Sa thèse de doctorat «qu'il écrivit à vingt et un ans »(p.16) portait sur la théorie des jeux. Mais l'homme n'est pas simple. A dire vrai, il est plutôt rebutant. Dès son arrivée à l'université de Princeton (haut lieu américain en matière de mathématiques) Nash se révéla «encore plus prétentieux que les autres», «plus bizarre», prenant «souvent un ton supérieur», «soucieux de se faire remarquer et de vouloir établir d'emblée qu'il était le meilleur»(p.81).

Loin d'être un élève modèle, l'étudiant de Princeton ne se rendait pas à ses cours, «il lisait étonnamment peu», «réfléchissait en permanence», «prenait constamment des notes» et toujours à la recherche d'un problème à résoudre, il était «obsédé par l'idée d'apprendre à partir de zéro»(p.83). Il était perçu par ses semblables comme un être hautain, distant, dépourvu d'émotions, détaché, inquiétant, isolé, bizarre (p.13). «Il sortait parfois brusquement du mutisme dans lequel il se murait pour se lancer dans des flots de considérations sur l'espace extérieur ou les tendances de la géopolitique, faire des plaisanteries enfantines ou piquer d'imprévisibles colères» (p.14). Ses prétentions le poussèrent jusqu'à confronter le plus illustre professeur de Princeton au sujet de la théorie des quanta, Albert Einstein (p.84).

A 23 ans, Nash devint pas seulement le plus jeune des professeurs du MIT (Massachusetts Institut of Technology), mais il était aussi plus jeune que bon nombre d'étudiants. De ses collègues, Nash «était respecté, mais pas aimé»(p.88). D'autant plus, qu'il «affichait volontiers son snobisme» et «faisait preuve d'un mépris non dissimulé pour les gens et les choses qu'il considérait en dessous de lui» (p.179).

En 1951, Nash rejoignit la RAND (Recherche and Developpement) «la grande entreprise d'achat de cerveaux de l'Air Force»(p.126). «Son rôle à la RAND était largement confiné aux exercices théoriques, et non aux applications de la théorie des jeux aux questions de stratégie nucléaire» (p.134). Son apport à la RAND se résume ainsi: «Nash réussit à résoudre un problème, à la RAND, sur lequel lui et Shapley avaient travaillé l'année précédente. Il consistait à inventer un modèle de négociation entre deux parties dont les intérêts, sans être diamétralement opposés, ne coïncidaient pas.»(p.146)

C'est à 30 ans que la vie de Nash bascula. Pour lui, les choses les plus anodines de la vie «possédaient un sens caché, que lui seul pouvait déchiffrer» et il était rendu à s'imaginer qu'il pouvait tout décoder, tout expliquer. «Il prétendait avoir trouvé la solution de l'un des plus grands problèmes non résolus des mathématiques pures, l'Hypothèse de Riemann. Il déclara par la suite s'être lancé dans un effort pour réécrire les fondements de la physique quantique» (p.21). Par la suite, il «abandonna les mathématiques pour se tourner vers la numérologie et les prophéties religieuses, se prenant pour un *personnage messianique secret mais de grande importance*. Il s'enfuit en Europe à plusieurs reprises; hospitalisé contre son gré une demi-douzaine de fois pendant des périodes allant jusqu'à un an et demi, on le soumit à toutes sortes de drogues et de traitements choc; il connut de brèves rémissions et des périodes d'espoir qui ne durèrent que quelques mois. Et c'est finalement un affligeant fantôme que l'on vit hanter le campus de l'université de Princeton» (p.18-19).

En 1961, «à 33 ans, il se retrouvait sans travail, portant le sceau infamant d'ancien malade mental, et dépendait de la bonne volonté de ses anciens collègues"(p.352).

Alicia Esther Larde, celle qui lui avait donné son second fils, Charles, demanda le divorce en 1963. Incapable de vraiment l'abandonner à lui-même, elle le recueillit en 1970. La pauvre femme n'était pas au bout de ses peines. Charles, son fils, suivit les traces de son père et décrocha son doctorat en mathématiques et en plus se révéla «souffrir de la même maladie que son père» (p. 410). L'ironie du sort veut que la tâche principale de Nash soit maintenant de surveiller son fils (p.457).

C'est en 1994 , avec Reinhard Selten et John Harsanyi, que Nash reçut le prix Nobel d'économie pour l'application de la théorie de l'équilibre en sciences sociales et en biologie.

Si cette histoire vous intéresse vraiment, lisez le livre! Pour le cinéma, on repassera.

La passion des primates (2) (2002)

Texte paru dans L'Oiseau-mouche, Volume 6, numéro 2, février 2002: 1

De toutes celles qui se sont passionnées pour les primates, Dian Fossey est la plus connue, et ce, même si Jane Goodall demeure la pionnière dans le domaine.

Née à San Francisco le 15 janvier 1932, elle étudia d'abord la comptabilité et travailla dans un grand magasin. Mais en 1950, refusant la carrière commerciale tracée par son beau-père, elle "décida de faire des études de vétérinaire et s'inscrivit à l'université de Californie". Mais comme «elle n'avait aucun penchant pour la science 'pure'. A son grand désespoir, elle échoua à ses examens de deuxième année, vaincue par la physique et la chimie qui la dépassaient.»

Par la suite, "elle décida de s'occuper d'enfants handicapés et prépara un diplôme d'ergothérapie qu'elle obtint en 1954. Cette femme qui cultivait le "désir profond de vivre avec des animaux sauvages dans un monde qui n'aurait pas encore été complètement transformé par les humains", partit en voyage exploratoire pour le Kenya, l'Ouganda et le Congo belge le 26 septembre 1963.

Dian Fossey à l'instar de Jane Goodall alla rencontrer le vénérable paléanthropologue, le Dr. Louis Leakey. Mais ce n'est qu'à leur seconde rencontre en mars 1966 qu'elle pourra lui redire ce qui l'animait de tout son être: "Je ne désirais qu'une chose: consacrer ma vie à travailler avec les animaux, que c'était mon rêve de tout temps et que j'étais surtout intéressée par le gorille de montagne des Virungas."

Le 15 décembre 1966, Dian Fossey partait enfin pour une mission en Afrique, elle avait 34 ans. Durant toutes les années passées au plus profond du pays volcanique des Virungas, elle combatta les braconniers qui tuaient les gorilles pour les offrir en trophée aux touristes; et elle lutta pour la valorisation des parcs forestiers où vivaient les animaux.

Au fil des années, elle réalisera des documentaires visuels et des publications scientifiques qui la feront connaître à

travers le monde. Femme d'audace et de courage, elle établira avec les gorilles une telle confiance que ceux-ci l'accepteront dans leur entourage, ce qui lui permettra de les observer à bout de nez et de nous expliquer le fonctionnement des règles internes qui régissent la société des primates.

La somme de ses travaux et de ses observations recueillies lui procurèrent une si grande crédibilité qu'en mai 1976, elle présenta à l'université de Cambridge une thèse de doctorat. "Elle n'avait jamais eu son diplôme de maîtrise ni même sa licence en ergothérapie et ses connaissances en zoologie étaient réduites, mais son étude sur les gorilles des montagnes du Virunga contenait une telle masse d'informations originales et variées que le jury lui accorda son titre avec plaisir."¹

Durant toute la durée de son séjour africain, le Dr. Dian Fossey travaillera d'arrache-pied au maintien de son Centre de recherche que les intérêts mitigés de certains scientifiques, de même que les intérêts des dirigeants locaux, viendront à tour de rôle perturber.

Celle qui avait fait une guerre ouverte aux braconniers, qui avait secoué les représentants des divers gouvernements pour qu'ils adoptent des politiques préservant les parcs nationaux et leur faune fut retrouvée sans vie, le 27 décembre 1985. Assassinée par une main beaucoup plus meurtrière que celle d'un gorille, celle d'un humain! Malgré cet événement tragique son Centre de recherche est toujours en opération et une fondation visant à financer celui-ci continue d'amasser les dons. Les intéressés pourront consulter le site internet: WWW.gorillas.org/French

¹ Faley Mowat, *Dian Fossey au pays des gorilles*, Paris, Seghers, 1988 : 138

Jacques Parizeau: la biographie (2002)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 6, no 4, avril 2002.

Pour plusieurs, le nom même de Jacques Parizeau évoque le personnage austère et hautain qui portait, sous le règne de René Lévesque, le titre de Ministre des finances. D'autres se souviennent de son court passage sur le siège du Premier ministre et de sa défaite du référendum de 1995. Mais peu connaissent vraiment le cheminement de l'homme. C'est ce que Pierre Duchesne, journaliste, nous présente dans le premier tome de sa biographie intitulée: **Jacques Parizeau: le croisé.**¹

Le premier tome couvre la période de 1930 à 1970. On suit l'homme à partir de son enfance. On découvre ses origines bourgeoises, le contexte familial, son cheminement scolaire. Diplômé des HEC, il a vingt ans lorsqu'il est engagé comme professeur. Désirant pousser plus loin sa formation, le jeune homme part pour l'Europe parfaire ses études. Il y décrochera , entre autres, «deux diplômes, celui de l'Institut d'études politiques de Paris et le diplôme d'Études supérieures en sciences économiques de la Faculté de droit de l'Université de Paris» (p.138).

"Ce doublé lui permet enfin de réaliser en France ses études de doctorat en économie" (p.147).

Financé par les HEC pour obtenir une formation encore plus complète, il se rend à Londres. A vingt-quatre ans, "le voilà détenteur d'un Ph.D. de la London School of Economics. Après un séjour de quatre ans en Europe, il récolte trois diplômes d'études supérieures et le titre de docteur en économie." (p.162). Il s'agit du "premier Canadien français à détenir un doctorat de Londres" (p.180)

A son retour d'Europe, il retourne aux HEC, il devient secrétaire générale de l'*Actualité économique*, organe officiel de l'école des HEC. Ayant contracté une dette morale à l'égard de l'institution, qui lui a permis d'étudier en

¹ Pierre Duchesne, *Jacques Parizeau: le croisé*. Tome 1: 1930-1970, Mtl, Québec/Amérique, 2001, 623 pages.

Europe, Jacques Parizeau devra en retour donner des années d'enseignement.

En plus d'enseigner, il sera recruté comme consultant par la compagnie de papier Rolland, il sera dès 1961 sollicité par le gouvernement libéral. "Déjà en 1963, Parizeau était une forme de conseiller spécial de Lesage" (p.256) . Il siègera sur divers comités et de nombreux conseils d'administration. La *révolution tranquille* Jacques Parizeau l'a vivra de l'intérieur (Sidbec-Dosco, SGF, Hydro-Québec...). Il poursuit en parallèle sa carrière d'enseignant. «Nommé professeur agrégé en 1956 et professeur titulaire en 1965» (p. 422-423), il renouvellera son congé sans solde jusqu'à la limite.

Le 5 juin 1966, Daniel Johnson succède à Jean Lesage. Contre toute attente, le nouveau premier ministre reconfirme Jacques Parizeau dans ses fonctions de conseiller économique et financier. Afin de ne pas être exclu du corps professoral des HEC, il s'entendra avec Johnson pour passer de fonctionnaire engagé à consultant contractuel. En plus de siéger sur de nombreux conseils d'administration (SGF, Caisse de dépôt et placement, la SOQUEM et la Régie de l'assurance-dépôts du Québec) qu'il quittera le 25 août 1969 pour entreprendre un tournant, il rejoint alors les rangs d'un nouveau partie politique: le parti Québécois.

Au élection du 29 avril 1970, Jacques Parizeau encaisse la défaite. En guise de compensation, on lui refile la présidence du Conseil exécutif du PQ. En octobre de la même année, la Crise éclate. Nous sommes en octobre'70. La Loi des mesures de guerre est déclarée. Le Québec vit sa page de terrorisme!

C'est sur ce chapitre que se termine le premier tome de la biographie de Pierre Duchesne. L'ouvrage est fortement étayé par des documents de premières sources et des entretiens avec les acteurs qui se sont bousculés sur la ligne de front. Monsieur Duchesne nous présente une recherche convaincante dans un style vivant.

Les confidences de Stephen King (2002)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 6 no 6, juin 2002

Peu importe le domaine dans lequel ils œuvrent, les vedettes suscitent immanquablement la curiosité, et leurs succès et déboires enflamment l'imagination des scribes. Journalistes, biographes patentés et chroniqueurs à potins s'en donnent alors à cœur joie dans l'élaboration d'une mythologie où les anecdotes invraisemblables et les faits d'armes singuliers ornent la couronne des nouvelles gloires pour en faire des êtres plus grands que nature.

C'est en partie pour cette raison que Stephen King a décidé de rectifier quelques données. Mais avis aux lecteurs, son livre *Écriture*¹ n'est pas une autobiographie, par contre au fil des pages qu'il consacre au métier d'écrivain, on peut glaner quelques informations.

Né en 1947, Stephen King est le second fils de Nellie Ruth Pillsbury King. Jeune mère abandonnée qui a élevé et trimbalé ses deux fils de ville en ville, de job en jobine, après que son mari eut cumulé "un paquet de dettes" et pris "la clef des champs"(p.19). Tantôt, elle besognait "dans une blanchisserie ... où elle était la seule femme blanche de tout le personnel chargé de l'essorage"(p.39); tantôt, elle "touchait un salaire de misère comme femme de ménage dans une institution pour malades mentaux"(p.75). De sa mère, King écrira qu'elle était une "femme indépendante, rigolote et légèrement cinglée"(p.46). C'est peut-être mince, mais c'est déjà plus qu'il peut en dire de son père: "Dave et moi, écrit-il, ne savions pratiquement rien de notre père et de sa famille, et pas grand-chose du passé de notre mère" et de son "ambition déçue de devenir une pianiste de concert"(p.112). King avait deux ans lorsque son père leva l'ancre pour disparaître définitivement.

Très tôt, le petit bonhomme se met à la lecture et à l'écriture, il est d'autant plus stimulé lorsqu'il se rend compte qu'armé de son imagination, il arrive à impressionner sa mère.

¹ Stephen King, *Écriture*, Paris, Albin Michel, 2001, 379 pages.

Mais pourquoi, un jeune adolescent passe-t-il ses temps libres à écrire? La réponse est d'autant plus simple que la question nous pique la langue. Simplement parce *qu'écrire était ce qui me comblait*, dira Stephen King (p.323).

Après avoir ravi sa mère, étonné ses copains et les voisins du quartier, il fallait bien qu'il relève un autre défi. C'est alors qu'il voulut publier dans les revues littéraires.

"Vers quatorze ans, écrit-il, il n'y avait plus assez de place sur mon clou pour toutes les lettres de refus que j'avais empalées dessus"(p.51).

En réalité, il voulait plus qu'épater la galerie, il rêvait d'être rémunéré pour ses textes.

Encore aux études, il décrocha un poste de journaliste sportif à l'hebdomadaire de Lisbon. "C'était la première fois que quelqu'un s'engageait à me payer pour ce que j'écrirais"(p.72).

En 1969, il s'inscrit en science de l'éducation à l'université du Maine. Même s'il veut devenir écrivain professionnel, il prend soin de préserver ses arrières en allant se chercher une formation d'enseignant.

C'est finalement en 1973 qu'il a "obtenu un poste de professeur d'anglais dans la ville voisine de Hampden" (p.94)

Ce fut également l'année de son premier succès: *Carrie*. Contrairement à ce que plusieurs croyaient, *Carrie* n'est pas son premier roman, il s'agit de son quatrième. Les trois autres romans (*Rage*, *Marche ou crève* et *Running man*) sont ensuite parus sous le pseudonyme de Richard Bachman, à l'époque où Stephen King envahissait le marché du livre populaire avec un nouveau titre chaque année.

L'auteur, on le sait est prolifique. Il compte en 2000 près de 35 livres à son actif. Nommons donc quelques titres:

-*Ça*; *Cujo*; *Rose Madder*; *Simetierre*; *Shinning*; *Les tommyknockers*; *Misery*; *La ligne verte*; *Dolores Claiborne*; *Danse macabre*; *Le fléau*; *Cœurs perdus en Atlantide*, etc.

Avec tous ces livres et tous les films que l'on a tiré de ces romans, Stephen King se retrouva parmi les 5% d'écrivains américains qui vivent aisément de leur plume (ou de leur PC).

Mais la gloire n'anéantit pas nécessairement tous les démons qui peuvent ronger un individu. Dans l'ascension vers le succès, King s'enfonça dans la boisson et la drogue. Il en

ressortit en 1988 lorsque femme et enfants lui lancèrent un ultimatum: il se soignait ou ils partaient tous, sans exception.

Certains pourraient croire qu'il venait de clore l'unique chapitre tempétueux de son existence. Et bien non, le 17 juin 1999, pendant qu'il prenait sa marche quotidienne, il était frappé par un van ivre. Bilan: "La partie inférieure de ma jambe [droite] était cassée en au moins 9 endroits, dit-il. Je souffrais également d'une fracture de l'acétabule de la hanche droite ... J'ai eu la colonne vertébrale entamée en huit endroits différents. Quatre cotes cassées. Il fallut une vingtaine ou une trentaine de points de suture pour me recoudre la peau du crâne "(p.338-339). Le maître de l'horreur vivait un cauchemar, il se retrouva dans un état piteux et le physique fortement hypothéqué.

Sur quelques pages, le romancier, dans son style direct, raconte sa réhabilitation. Rien d'étonnant qu'il en vienne à la conclusion suivante: "L'écriture n'est pas la vie, mais je crois qu'elle peut être parfois le moyen de revenir à la vie"(p. 323).

La passion des primates (3) (2002)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 6 no 7, juillet 2002: 1.

C'est à l'âge de 12 ans que Despina Chronopoulos¹ débarque pour la première fois en Afrique. Elle accompagnait ses parents. Elle y resta deux mois avant de revenir en Autriche. A 15 ans, elle fit une fugue. A la sauvette, elle décida de retourner, toute seule, en Afrique. La police la retrouva à Mombasa pour la remettre à ses parents. Ces derniers mettront des conditions avant de l'autoriser à certains périples. Despina s'inscrit donc en lettres modernes et en

¹ Despina Chronopoulos, *Gorilles orphelins*, Paris, Robert Laffont, 2000, 477 pages.

linguistique à la Sorbonne. «Peu à peu, dit-elle, j'apprends à vivre 'normalement': copains, diplôme, journalisme. Rencontres, travail -- et même mariage!»

Fascinée par le règne animal, elle se lança dans le journalisme animalier.

«J'ai l'occasion, dit-elle, d'accompagner des chercheurs à la recherche des gorilles sauvages et de les observer, en 1990 au Zaïre , puis au Congo en 1992 et 1994.»

Par la suite, on lui proposera de revenir au Congo pour s'occuper de la réintroduction des gorilles en forêt. «L'orphelinat de gorilles de Brazzaville, au Congo, a pour mission de sauver les bébés gorilles victimes du braconnage, d'une destinée cruelle, puis de les élever dans des conditions aussi naturelles que possible.»

Tout projet nécessitant obligatoirement la contribution d'un mécène. C'est le milliardaire anglais, John Aspinall, qui finance l'orphelinat, et ce, depuis 1987. C'est en février 1995 que Despinas Chronopoulos se joindra à l'équipe déjà en place. Au bout, d'une année, malade, complètement épuisée, elle doit quitter le Congo.

"Je suis restée en Europe, dit-elle, durant presque une année. Dix mois à me refaire une santé, à pondre des articles sur les gorilles et à déprimer loin de l'Afrique. En février 1997, complètement guérie, je reviens au Congo pour prendre en charge la suite de la mission".

Mais le 6 juin 1997, la guerre civile éclate. «Brazzaville est en proie au pillage et au meurtre. Partout dans la ville, on se bat et on tire». Le conflit dégénérant, elle sera obligée de retourner à Paris. L'Orphelinat d'Aspinall fut durement touché. Despinas est depuis en attente ... jusqu'au jour où elle retournera en Afrique.

Habité par autre chose que soi-même (2002)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 6, no 10, novembre 2002: 1.

On a souvent la prétention de la maîtrise, du contrôle, à tout le moins, à l'égard de soi-même, faute de l'avoir à l'égard des autres et de notre milieu. Par contre, on concède assez aisément notre impuissance face au déroulement des événements extérieurs, ceux qui nous rappellent notre vulnérabilité, ceux qui nous rendent bouche bée et qui nous font tomber les deux bras comme à l'annonce d'un tragique accident. Dans ces cas là, c'est alors le ciel de tout son poids de plomb qui nous écrase. Habituellement, c'est temporaire comme un 11 septembre vite enterré par la routine, qui devient au fil du temps de plus en plus lointain, de plus en plus incertain, comme une seconde guerre mondiale qu'on a connue à travers les livres d'histoire où le sang d'entre les lignes ne maculent en rien le blanc des pages.

Mais lorsque les choses de l'extérieur s'immiscent en nous, c'est une toute autre situation. Lorsque la tragédie des uns, la maladie des autres, sont plus qu'une sueur froide évanescence, c'est alors que nous réalisons que nous sommes habités par autre chose que soi-même. Pas question de chasser l'indésirable comme un intrus, de l'occulter par une chanson ou une mélodie; cet autre en nous, est maintenant une partie de nous-mêmes. Plus qu'un fantôme qui rode, c'est une entité qui nous hante; on est investi de cette présence.

C'est ce que j'ai cru comprendre à la lecture de Tatiana Tolstoi lorsque cette dernière écrivait: «J'ai quitté Leningrad depuis de nombreuses années, mais je n'ai jamais cessé d'y habiter en pensée. ... Et si la nuit je rêve d'une ville, alors peu importe son nom: par la magie du rêve, elle est bâtie comme Leningrad Partout où je me trouve c'est le spectre de Leningrad qui me poursuit, comme me poursuivrait une âme qui n'aurait pas trouvé le repos.»¹

On retrouve cette même hantise dans *l'Hôtel Bristol* de Michel Tremblay, cette fois, c'est le frère cadet qui réalise, à

¹ Tatiana Tolstoi, *Je suis née à Leningrad*, Actes du Sud (1990): 13-14.

cinquante-cinq ans, à quel point, il ressemble à son frère aîné qu'il a toujours détesté. Pas évident de vivre avec fantôme de haine, de l'admettre et de le laisser remonter à la surface du conscient; mais combien difficile lorsque le reflet de votre image (Oh! Miroir!) vous retourne un paraître qui vous ressemble et qui vous répugne; et comment avoir autant la nausée de cet autre vous-même dont la communauté de ressemblance vous égratigne. À la limite, comment peut-on se faire lever le cœur à ce point, sinon dans la reconnaissance de la laideur que nous portons: « ... à cause d'un reflet dans une vitrine, je devrais passer le reste de mes jours avec cette affolante notion que partout, où que j'aille, quoi que je fasse, mon frère que je n'aime pas, par un hasard de distribution des atomes, du code génétique, allait partiellement réfléchir, décider, agir pour moi. À ma place.»²

À l'opposé des présences encombrantes, il y a les départs. Ces absents qui nous laissent un grand vide, ces trous béants qui grugent notre substance, cette substance qui ne demande qu'à refaire le plein, parce que incapables que nous sommes à nous habiter totalement, incapables que nous sommes de vivre en vase clos. «Nos amis nous quitteront-ils comme ça un à un, laissant chaque fois un trou de plus dans notre âme, une douleur plus grande, plus large, plus vaste?»³

Mais le Monde est-il... (2002)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 6, no 11, décembre 2002: 8.

Si l'individu est porteur de représentations, y a-t-il vraiment corrélation entre l'image et la chose, entre la vision et le Monde, entre "ce qui est" et "ce que nous croyons percevoir", quand l'on sait qu'à partir de ses sens et de son intellect, l'individu se forge une compréhension de son milieu, et ce, autant des objets, des événements que des interrelations

² Michel Tremblay, *Hôtel Bristol*, New York, N. Y. , Actes Sud/ Leméac (1999): 34.

³ Ibidem: 61

(humaines et autres)? Peut-il prétendre que l'échafaudage mental qu'il se constitue est plus qu'une abstraction? Est-ce que toute théorie est plus qu'une jonglerie de concepts? Est-ce que la Vérité est un état de fait ou une invention?

On passe une vie à tenter d'appréhender notre univers, une vie à s'expliquer à soi-même d'où nous venons, qui nous sommes et vers où nous allons, et malgré le remplacement des générations, nous vivons toujours à tâtons, incapables de faire autrement parce que l'énigme de la vie, donc de la Vérité, celle qui apaise la soif de connaître, n'arrive point à s'élucider. Et pourtant, les questions, toujours plus nombreuses que les réponses, nous assaillent. Ce ne sont pas les silences qui dérangent le plus, mais les incertitudes anarchistes et les doutes dévorants. Sommes-nous vraiment convaincus de vivre autre chose qu'une illusion? Nos rêves et nos cauchemars semblent si vrais, pourquoi n'en serait-il pas de même de ce que nous prenons pour acquis et que nous appelons la Réalité? Le réel pouvant être une espèce de long rêve dont l'on s'éveillera le jour de notre mort pour la Grande Révélation.

C'est ce genre de réflexion qui effleure Claude Jasmin lorsqu'il écrit: *«Je crois saisir un brin que tout n'existerait que par rapport à celui qui observe. Quoi? Tout est imprévisible, relatif, chaotique le plus souvent. J'ai peur que nous vivions hors du réel, peur que l'on n'existe pas vraiment.»*¹

Et si la vie n'était qu'un long voyage (pour certains, un long surplace) qui ne permet aucunement d'ériger une fondation de pierres de certitude afin d'élever la cathédrale du Savoir, et qui ne peut être autrement qu'humaine, les connaissances prenant racines à la source de l'imagerie qui nous constitue et nous maintient. *«... je sais comme les impressions de voyage sont fugitives.»*² écrivait Godbout, le grand globe-trotter, nous indiquant que si le voyage que représente toute existence, ne nous laissait au fond, et au cours de chaque jour, que des impressions, impressions qui n'ont rien à voir avec la Connaissance, mais dont notre désir de conquérir et maîtriser l'univers, nous a légitimés, non sans puiser à la

¹ Claude Jasmin, *Écrire pour l'argent et la gloire*, Éditions Trois-Pistoles, [2002]: 110.

² Jacques Godbout, *L'écrivain de province*, Le Seuil [1991]: 131.

source de nos peurs et nos inquiétudes, dans notre prétention à expliquer TOUT, parce qu'au fond, incapables d'assumer ce que la venue de la conscience bipède nous a fait réaliser: l'abandon. La créature désertée par le Créateur. Et face à ce désarroi, le grand braillard esseulé a voulu rien de moins que rendre tout compréhensible uniquement pour se reconforter. Mais la question demeure entière: Le Monde est-il vraiment ce que l'on en pense?

Reste à savoir si notre pensée est indécrottable de tous nos préjugés, idées reçues, stéréotypes, regards biaisés, croyances cloîtrées et tous les autres raccourcis que la pensée du "prêt-à-penser" nous diffuse pour nous consoler et nous occuper, refusant l'exercice et l'effort de la pensée faisait un repliement sur elle-même pour s'interroger sur son rouage et retourner à l'essentiel, là où les yeux ne perçoivent que les paysages intérieurs, là où l'on ne croit plus, mais là où l'on sait.

Ensevelis sous l'information "bidon" (2003)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol. 7, no 1, janvier 2003: 1

Être informé était jadis un prédicat pour tout citoyen responsable. Celui qui savait, participait. Celui qui détenait l'information, influençait ou contrôlait. Jadis, l'information, tout comme les outils de transmission de l'information, étaient plus rares, moins sophistiqués et généraient moins de données, ce qui facilitait la tâche à celui qui avait à les assimiler. Jadis encore, un généraliste était perçu comme une personne connaissante dans plusieurs domaines. Aujourd'hui, le généraliste a été supplanté par le spécialiste, c'est-à-dire celui qui sait beaucoup de choses dans un domaine très restreint. La spécialité n'est plus un choix, mais

une nécessité. Qu'est-ce que cela a entraîné? Simplement qu'une personne n'a plus ni le temps, ni les capacités d'ingérer tout ce qui se publie touchant plus d'un domaine. Pourquoi? Parce la somme des publications (revues, livres, rapports, mémoires, ...) constituent en soi une telle somme de temps de lecture et un tel travail de digestion intellectuelle que l'individu ne dispose pas d'un tel temps pour s'y adonner. Conséquence: l'individu trie. Mais que triions-nous au juste?

Regardez tout ce que votre boîte postale vous amène comme lecture publicitaire: autre facette de la sur-information. Lisez-vous tout? Sûrement pas. Vous n'êtes d'ailleurs peut-être pas nombreux à lire le présent texte pour la simple raison que beaucoup de gens ne retiennent pas dans leur tri le journal mensuel local: *L' Oiseau-Mouche*. C'est leur choix, c'est aussi leur droit.

Mais au fond, le triage que nous faisons parmi l'amalgame des données qui nous tombent littéralement dessus, est-il vraiment un triage pertinent? Posons la question autrement. Triions-nous à l'intérieur d'une mer de données inutiles? La question, à mon avis, est légitime, car sommes-nous en mesure d'affirmer que nous disposons des vraies informations pour participer aux décisions de notre milieu? En toute honnêteté, je répondrais: non.

Quelles sont les deux sources de l'information générale? La télévision et la presse écrite. Mais ces deux réseaux d'information demeurent des outils de transmission fort mitigés, surtout axés à nous détourner de notre vécu immédiat. Car tantôt, on nous monte en épingle une histoire d'inceste qu'on raconte un peu tous les jours comme un feuilleton; encore tantôt, on ouvre le télé journal avec les images d'une Xième bombe qui vient d'exploser en Palestine; autre tantôt, on passe en entrevue une nageuse dont l'on a politiquement interprété le fait qu'elle a brandi un petit drapeau du Québec lors d'une remise de médailles. Triste situation qui nous montre, une fois de plus, nos politiciens dans ce qu'ils ont de plus risible; bref, pour l'ensemble des informations qu'on nous diffuse, on nous conte des conneries. Car toutes les données qui vous sont transmises ne feront jamais en sorte que vous allez mieux participer à la prise de décisions de votre communauté.

C'est ce dont parlait Jacques Attali, il y a déjà douze ans, lorsqu'il écrivait: "même si les technologies de communication sont devenues universelles, même si les grandes entreprises s'installent en tous pays, le pouvoir reste localisé, identifiable, centralisé en quelques lieux où s'accumulent puissance et valeur, où se regroupent les centres financiers".¹

Pour ceux qui se croient informés et qui ne voient pas la pertinence du propos, demandez-vous: *qui a décidé de la fermeture de votre comptoir de service de la Caisse populaire?* Et pourquoi cette décision n'a-t-elle fait l'objet d'un vote lors d'une assemblée générale? La réponse est simple. Un petit groupe, communément appelé un conseil d'administration, l'a prise à votre place et n'a jamais été intéressé à en discuter avec l'ensemble des sociétaires.

Cette situation ferait dire à Jacques Attali: "beaucoup, noyés sous une masse d'informations, seront réduits à jouir du spectacle de la puissance et des plaisirs d'une minorité".²

Bloc notes (2003)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 7, no 4, avril 2003: 7.

C'est après avoir débuté la lecture des blocs notes de François Mauriac que j'ai décidé d'intituler mes textes de la même façon. J'aimais l'idée de faire part à la fois de réflexions, de mes lectures sans pour autant structurer un texte sous la forme d'un article.

¹ Jacques Attali, *Lignes d'horizon*, Fayard [1990]: 72-73.

² Ibid.: 13-14.

Certains hommes d'État, quelques-uns plus que d'autres, ont suscité et suscitent encore toute une littérature. Si on ne cesse d'accoucher d'interprétations nouvelles à leur sujet, c'est qu'il est humainement légitime de s'interroger et d'esquisser une réponse sur des événements qui dépassent a priori l'entendement humain. Hitler est l'un d'eux.

Un récent ouvrage¹ s'est intéressé aux derniers jours qu'Hitler passa au Bunker avec son état-major. Le point le plus marquant du livre n'est pas la chronologie des événements, mais plutôt la psychologie du Führer lorsqu'il s'est avoué vaincu.

Étonnant aussi de lire des phrases comme la suivante, sans avoir en arrière-pensée le conflit potentiel entre les USA et l'Irak: "Toutes les tentatives de son entourage, ainsi que d'hommes politiques étrangers ...de l'amener à considérer les possibilités diplomatiques offertes par la situation militaire restèrent sans effet."² On dirait que l'histoire a une tendance à la répétition lorsqu'on la regarde militairement parlant.

Dans tout conflit, il y a un gagnant et un perdant -- quand il n'y a pas que des perdants!

Face à la défaite, Hitler, pour sa part, envisagea rien de moins que l'anéantissement total de l'Allemagne:

"Le dictateur ordonna avec une insistance croissante la destruction de toutes les installations nécessaires à la vie: usines et centrales électriques, réseaux de canalisations, voies ferrées et liaisons téléphoniques; tous les ponts devaient sauter, toutes les fermes devaient être incendiées. Tout devait disparaître, y compris les œuvres d'art et les monuments historiques". L'Allemagne conquise ne devait être "qu'un désert où toute trace de civilisation aurait disparu"³.

Malgré les pleurs, les blessures, la désolation et les atrocités que les conflits mondiaux ont laissés, les guerres, toujours indignes et inexplicables, persistent comme une vieille gale à la face du Monde, une vieille gale qui ne guérit jamais.

¹ Joachim Fest, *Les derniers jours de Hitler*, Perrin (2002), 208 pages.

² Ibid.: 163.

³ Ibid.: 153

Bloc notes (2003)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 7, no 6, juin 2003:6.

Avec juin revient l'été, avec l'été revient Zola et le plaisir de lire à l'ombre du saule pleureur, avec ce goût indéfectible de replonger dans les odeurs de la terre, au cœur même de toute l'imagerie exotique de la campagne et des semences, qui un jour nous a amenés à nous installer ici, parce que le paysage nous retournait ce qu'on avait tant tellement laissé germer en nous-mêmes, sans trop savoir ce qu'il en était de la réalité, trop passionnés que nous étions par toutes les espérances de nos rêves, malgré tout ce que les miroirs, qui n'étaient que nos propres déformations, nous projetaient comme autant d'îles à découvrir, dans ce que chaque individu possède en naïveté au creux du Robinson Cruséo qui l'habite.

Découvrir son île, revisiter ses rêves, mais comment alimenter allègrement ceux-ci, sinon simplement qu'en lisant? L'on revient donc au début, à Zola, à la lecture. Et dans le cas de cet écrivain, c'est, je le crois bien, pour moi, bien plus qu'une lecture, c'est comme écrivait Marcel Proust: une amitié ramenée soudainement «à sa pureté première. Avec les livres, pas d'amabilité, disait Proust. Ces amis-là, si nous passons la soirée avec eux, c'est vraiment que nous en avons envie. Eux, du moins, nous ne les quittons souvent qu'à regret. Et quand nous les avons quittés, aucune de ces pensées qui gâtent l'amitié: Qu'ont-ils pensé de nous?- N'avons-nous pas manqué de tact? -Avons nous plu?»¹ ne viennent nous questionner.

La lecture, cette vieille amie, nous captive toujours pour ce qu'elle réussit à nous révéler de nous-mêmes, en autant qu'entre les mots et les phrases, nous voulions bien nous reconnaître, nous questionner et, à loisir, repenser le Monde, sinon ce n'est que cheval qui broute.

¹ Marcel Proust, *Sur la lecture*, Librio (#375), (2000):56.

Encore cet été, je retournerai donc, sous le saule, un Zola à la main, déguster un Rougon-Macquart et des fruits sauvages.

Bloc notes (2003)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol. 7, no 7, septembre 2003: 12.

En novembre prochain, comme le veut le processus démocratique, nous aurons le privilège d'élire, une fois de plus, nos représentants municipaux.

Au Québec, contrairement à la France, ce ne sont pas les « élections municipales » qui attirent le plus d'attention et qui reçoivent une participation marquée. Ici, au Québec, le domaine municipal ressemble à un mal nécessaire plus qu'à un palier décisionnel suscitant l'intérêt et un rapprochement entre le politique et le citoyen.

« Les Français, les 'Français moyens' pour reprendre la formule d'Édouard Herriot, ont avant tout le sens du jardinet. *Seuls les maires trouvent grâce à leurs yeux.* »¹ C'est dire à quel point la perception des paliers de gouvernance est différente à l'intérieur même de la francophonie.

On peut toujours s'interroger sur la pertinence et la viabilité de nos trois niveaux de gouvernance, mais on ne peut regretter l'exercice même des élections, car « quel que soit notre désabusement à l'égard de la vie politique, voter est un acte démocratique par excellence que l'on nous envie beaucoup de par le monde en ces temps troublés. » [p.42].

Il va de soi que nous n'avons peut-être pas les politiciens que nous souhaitons, mais comme le dit si bien l'adage, nous avons ceux que nous méritons. Mais encore là, les électeurs les plus flegmatiques ne manqueront jamais une occasion,

¹ Scrutator, *Marathon pour l'Élysée*, Paris, Plon, (1995) : 41.

que ce soit à l'épicerie, au bar ou au garage, de les traiter, sans trop de nuances, de « carriéristes, inefficaces, peu disponibles, voire corrompus. » [p.41].

Ce qui revient à dire qu'on ne se contente pas, autant qu'on le laisse croire, des politiciens qui profitent de l'absence de candidatures pour se dénicher un siège et ainsi combler un vide béant, et ces électeurs, pourtant peu enclins à trouver des candidats à leur pointure, ne résisteront pas à la pratique facile des critiques malveillantes qu'ils trompetteront en sourdine dans leurs piailllements de basse-cour.

Pourtant quand survient une élection dans notre municipalité, les questions demeurent toujours les mêmes : « Qui osera se présenter comme candidat(e)? », « Qui apportera du sang neuf et des idées nouvelles à notre vision municipale? » « Est-ce que quelqu'un osera penser politiquement Calixa-Lavallée et faire autre chose qu'une bonne petite gestion raisonnable et ronflante? ».

Pour paraphraser l'auteur, je me demande tout le temps: « Quel sera la *personne providentielle* qui va surgir comme un diable d'une boîte pour redonner du tonus à notre *municipalité* fatiguée ». [p.43]

Car, je vous le dis, malgré les faux pas, malgré les mauvais coups, malgré les intentions parfois nébuleuses et l'équité tantôt hasardeuse, malgré la bonne volonté qui prend parfois des air de favoritisme, malgré le désir de gérer harmonieusement tout en laissant transpirer les partis pris, malgré le désir de plaire et celui de diriger (deux tendances qu'on arrive que trop rarement à coucher dans un même lit): « Que celles et que ceux qui ont l'audace de se lancer dans cette activité périlleuse qu'est la politique soient ici félicités » [p.9], car la tâche est beaucoup plus facilement critiquable que louable, et le travail plus ardu et exigeant qu'on pourrait l'imaginer ... vu de son salon.

Khatanga

(2004)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche quelque part en 2004.

Si l'été m'amène à me réfugier sous un saule pour savourer Zola parce les effluves de ses romans m'enracinent encore mieux dans la terre et la paysannerie qui m'entourent. L'hiver, c'est avec des récits polaires que je m'engouffre dans mon sous-sol, tout emmitoufflé dans une généreuse chaleur contre le poêle à l'huile qui gronde en douceur alors que dehors la neige tombe, le vent siffle et la température oscille vers le 20 celsius sous zéro. Quiconque aime l'hiver comprendra que les amants polaires souhaitent tout autant entrer dans l'hiver par les bancs de neige qu'en esprit arctique.

J'ai découvert la ville polaire de Khatanga en lisant un livre qui racontait l'expédition d'un aventurier et d'un groupe de scientifiques à la recherche d'un mammouth enfoui dans les glaces depuis 20 000 ans¹.

¹ Bernard Buigues, *Sur la piste du mammouth*, Robert Laffont, (2000).

Salut Gérard !

(2005)

Texte paru dans L'Oiseau-Mouche, vol 9, no 7, septembre 2005: 1 et 10.

Texte écrit à l'occasion du premier départ de Gérard Guérin à la barre du journal local. Il reprendra son rôle d'éditeur quelques années plus tard où je reviendrai également cette fois uniquement comme correcteur. J'abandonnerai à mon tour en juillet 2009 mon bénévolat municipal.

*«S'il est une qualité qui ne
supporte pas la concession,
c'est bien l'authenticité.»¹*

La grande étendue de notre village ne favorise pas les communications, mais tout le monde à Calixa connaît le nom de "Guérin". Pour quelques-uns, c'est un voisin; pour d'autres, c'est "Monsieur Guérin"; mais pour certains, c'est Gérard. C'est L'OISEAU-MOUCHE.

Pilier de la première heure, il a tenu la barre du journal local durant huit ans. Autour de lui les équipes se sont succédé et même si les collaborateurs n'ont fait que passer, lui, il est resté. C'est sur son initiative qu'est née *La chronique de la Fouine et du Blaireau*. Il était tellement désireux d'agrémenter son journal, en apportant de la diversité, qu'il nous a amenés, peu à peu, à nous commettre. Ainsi ont débuté les chroniques de la Fouine. Non satisfait d'avoir une collaboratrice dans son animalerie, il a réussi à attirer un Blaireau et un peu plus tard un grand oiseau fétiche : L'Aigle.

Si les souvenirs heureux sont le réconfort de l'âme, nous ne saurions oublier les séances du comité de révision. Moments précieux où le journal devenait prétexte aux échanges joviaux portant sur la société en général et la politique en particulier. C'est d'ailleurs là que nous avons connu le Gérard qui se dissimulait derrière le "Monsieur Guérin". Homme de discussion, d'ouverture, de tolérance, le plus démocrate des démocrates, toujours soucieux du consensus. Le type d'homme qui influence, sans dicter; qui oriente, sans diriger. Il fut, à ses heures, une éminence grise des sphères municipales et un adversaire redoutable pour les discussions

¹ F. Zamochnikoff et S. Bonnotte, *Polanski : entre deux mondes* (2004).

philosophiques. Toujours discret et réservé, il a su (et sait) cultiver le bon mot même pour ses adversaires que nous aurions depuis longtemps offensés vertement.

Tout ceci pour dire que bon an, mal an, L'OISEAU-MOUCHE est paru. Derrière ce modeste journal local : un homme a persévéré parce qu'il a cru qu'entre villageois, il existait un besoin de communiquer. Mais plus que tout, c'est que cet homme avait une vision, une façon d'entrevoir son village, sa communauté et son appartenance. Il avait cette lueur dans l'œil qui nous faisait envie, car nous aurions aimé se sentir calixois comme lui pouvait l'être en toute générosité. Cet homme n'a que rarement manié la plume. Il a déniché des textes ici et là, il a retravaillé d'anciens articles municipaux qu'il réactualisait, il a pondé quelques proses de circonstances pour agrémenter des photos. Mais il ne s'est jamais vraiment commis. Il est toujours resté dans l'ombre, s'occupant des tâches ingrates de l'édition. On pourrait à ce titre lui attribuer les paroles de Frank Zappa lorsque celui-ci définissait son rôle de compositeur: «Donnez-moi n'importe quoi, je le mettrai en forme pour vous. C'est ça, mon job.»²

Si un privilège nous a été donné, c'est bien celui d'avoir rencontré via le journal local L'OISEAU-MOUCHE, un être vrai, authentique, porteur de valeurs et de principes avec lequel, il faisait bon échanger, discuter et dialoguer, et ce, tout en sachant que pour cet homme, ce genre de communication était hautement estimé.

Si nous avons à résumer Gérard au niveau de son action communautaire, nous utiliserions les mots de Jacques Attali: «Être anonymement généreux sans esprit de retour. Estimer que c'est un privilège qu'être en situation de pouvoir se rendre utile.»³

Merci Gérard !

Sincères salutations,
Éva, la Fouine,
Claude, le Blaireau.

² Frank Zappa, *Zappa par Zappa* (2000).

³ Jacques Attali, *La voie humaine* (2004)



L'Affaire Morin (2008)

Texte inédit. Il s'agit de l'un des nombreux brouillons, comme il y en a eu tant d'autres, écrit rapidement après la lecture d'un livre et laissé tout aussi rapidement sur la tablette ou dans le fond du tiroir.

L'Affaire Morin, le livre¹, est paru en mai 2006, mais ce n'est qu'en mai 2008 que j'ai acheté l'ouvrage en usagé. Pas pour connaître toutes les ramifications de l'histoire, mais davantage pour compléter ma collection des ouvrages de Claude Morin qui avait jusqu'à présent su me contenter en

¹ Claude Morin, *L'Affaire Morin. Légendes, sottises et calomnies*, Montréal, Boréal, 2006.

tant que lecteur. J'ai jamais été péquiste comme on dit, ni adhéré à un quelconque parti politique en achetant une carte de membre, mais j'ai toujours reconnu au premier gouvernement péquiste qu'il y avait parmi eux de fort bonnes têtes.

Pour ma part, Claude Morin était de ceux qui suscitaient mon admiration. Universitaire, professeur, homme réservé, l'individu avait un profil d'éminence grise comme je les aime. C'est d'ailleurs ce qui m'avait amené le dimanche 3 mai 1992 au midi à assister, avec mon beau-frère, à un dîner conférence sous les auspices du motel Universel de Drummondville. J'avais d'ailleurs profité de l'occasion pour demander à M. Morin de me dédicacer son livre, que j'avais pris soin d'emporter, portant sur «mes premiers ministres».

Étonnement, quelques jours plus tard, un scoop venait entacher l'ancien ministre: «Le 7 mai 1992, le journaliste Normand Lester révéla des segments de l'intrigante affaire» (p.21), quatre jours plutôt il était pourtant un conférencier couru.

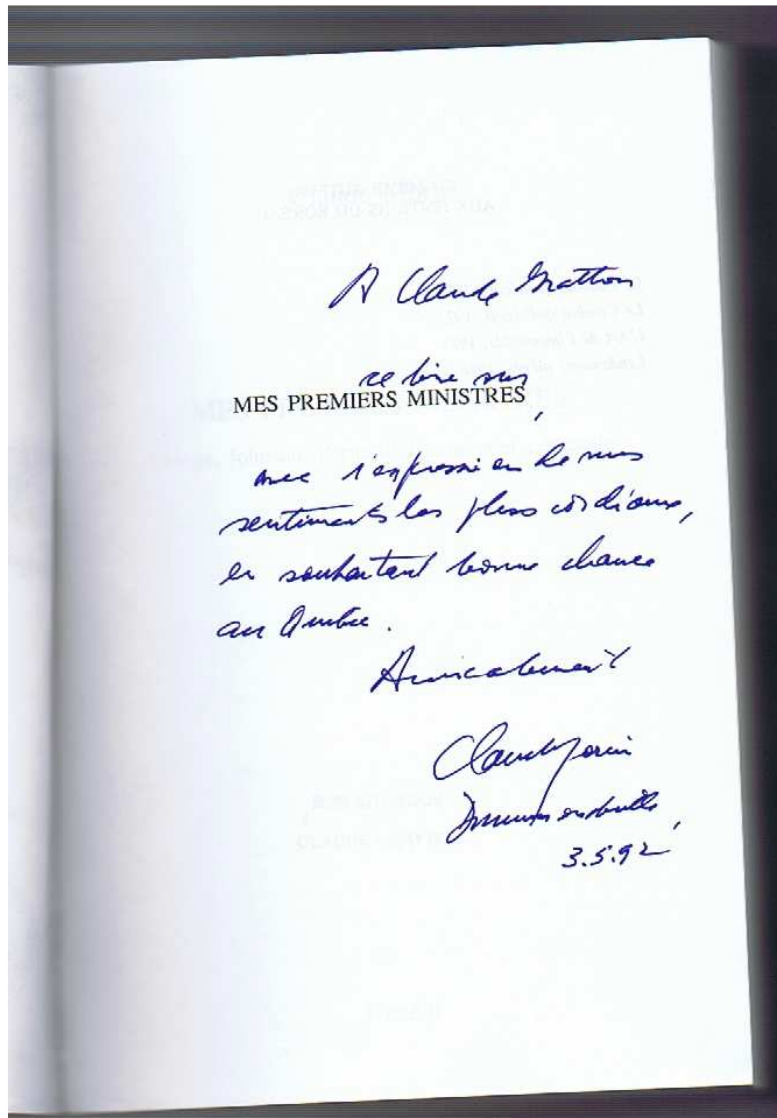
Des principaux livres de Claude Morin (1987, 1988, 1991, 1994 et 2006), *L'Affaire Morin*, malgré sa légitimité, est pour ma part le moins intéressant de ses bouquins. Toute tentative d'élucidation après les faits est jugée suspecte. Ceux qui ont œuvré au sein d'administration publique savent très bien qu'en politique comme ailleurs, les explications véridiques portant sur des situations difficiles à saisir ne convainquent pas toujours le public. (p. 245)

Étant donné que des éclaircissements avait déjà été formulés par l'auteur dans son ouvrage de 1994 (*Les choses comme elles étaient*), l'ajout du bouquin de 2006 (*L'Affaire Morin*) vient surtout démontrer que l'Histoire retient ce qu'elle veut bien et que certains biographes (ceux de Lévesque et Parizeau, entre autres) ont préféré retenir les versions sulfureuses plutôt que de valider celle du premier intéressé. «On dirait que la version fantaisiste des choses les excita davantage que ne les anima la recherche des faits authentiques.» (p. 70).

Rétablir les faits, corriger les interprétations, nuancer et moduler les différentes versions, voilà un travail ardu. Le but de Claude Morin était justement, par sa démonstration, de

servir sur un plateau LA version des faits après qu'il eut réfuté patiemment les élucubrations dont il fut victime, car comme le dit l'auteur «...pour que l'histoire fasse sa part, encore faut-il que les choses soient connues» (p.10).

Espérant que cette ultime tentative, celle de 2006, sera plus significative que celle de 1994. Et pourtant n'écrivait-il pas: «Force me fut de constater que mes multiples mises au point, si soignées fussent-elles, ne donnèrent pas grand-chose.» (p.22)



Dédicace de Claude Morin, signée le 3 mai 1992.

Le combat de Falardeau (2008)

Texte inédit.

Cinéaste, fils légitime de Michel Chartrand, cousin germain de Léo-Paul Lauzon, Pierre Falardeau pourfend comme un bœuf claustrophobe dans un clos, et ce, à grands coups de sabot.

On l'aura deviné Falardeau ne fait pas que tourner la manivelle, il commet également des livres¹. J'ai profité de mes vacances estivales pour me délecter de son livre d'entretiens² et de revisiter ses anciens bouquins que je conserve affectueusement dans ma bibliothèque.

Qu'on se le dise tout de suite: tous n'aiment pas Falardeau. On le trouve braillard, frustré, brouillon et un peu trop déglingué. Pas évident de fréquenter la pensée d'un intellectuel qui raisonne comme un forgeron, c'est-à-dire à grands coups de marteau, servant un argumentaire pas trop sophistiqué, juste assez soutenu pour nous donner le goût de l'écouter jusqu'au bout mais jamais trop soigné dans sa présentation. Il est d'ailleurs le premier à l'admettre: «Je trouve que ça manque parfois de mesure. Ça manque de précisions ou d'explications. C'est pas toujours très clair.»³ Pourtant, il n'est pas con, simplement redondant et grognon comme un vieux chien trop longtemps enchaîné. De plus, sa cause est noble: l'oppression. Il est le grand défenseur des gens opprimés, ceux-là même que le système économique piétine, les petits qu'on appelait jadis les gentils, les miséreux qui en arrachent et pis qu'y en bavent à gagner leur salaire de pitance. Comme le dit Poulin dans l'entretien qui sert de Préface: «ce qui le renverse et le fascine [Falardeau], c'est comment les êtres humains peuvent en soumettre d'autres pour en tirer profit et jusqu'à quelle bassesse l'homme est

¹ Mentionnons, entre autres, ses principaux recueils de textes (excluant évidemment ses scénarios de film): *La liberté n'est pas une marque de yogourt* (1995) et *Les bœufs sont lents mais la terre est patiente* (1999).

² Il s'agit de *Québec libre! Entretiens politiques avec Pierre Falardeau*, Éditions du Québécois (2007).

³ Bégin, Pierre-Luc et Falardeau, Pierre, *Québec libre! Entretiens politiques avec Pierre Falardeau*: 21.

prêt à aller pour exploiter ses semblables... à quel point l'homme peut être vicieux dans l'exploitation des autres.»⁴

Par contre, Falardeau a son franc parlé. Une voix forte. Il n'a pas les yeux fuyants, ni le verbe flatteur. Il parle cru. Il dénonce avec exubérance. Il affirme avec conviction et parfois, comme au sujet d'un certain 20 juillet 2008 (le spectacle de Paul McCartney sur les Plaines d'Abraham à Québec), il déconne et se plante royalement. Mais sans pour autant tenter de récupérer le faux pas, il ravale et assume le ridicule qui l'a frappé de plein de fouet. Qu'un type déconne peu toujours passer. Il ne peut pas viser dans le centre de la cible à chaque fois qu'il ouvre la bouche pour administrer un coup de gueule à son interlocuteur. Ce qui nous rend sympathique Falardeau, c'est que même s'il patauge dans le combat politique jusqu'aux oreilles, contrairement à certains petits politiciens de village, il ne cherche pas, dans toute situation, un fleuron de plus à mettre à la boutonnière de son veston. Falardeau n'a aucune ambition de carrière en politique. Ça fait toute la différence. Il peut se permettre de dire vraiment ce qu'il pense et d'en assumer totalement les conséquences, sans être ridicule au point de se dédire.

Damien Hirst: l'art, le marché et le pognon (2008)

Texte paru sur le blogue de DAG-120, éditeur, le 17 décembre 2008.

De nos jours lorsqu'il est question d'art dans les médias, plus souvent qu'autrement, il est question de pognon. On chiffre surtout en millions svp. Noblesse oblige. J'avais trouvé particulièrement intéressant l'approche de l'artiste Damien Hirst lorsque voulant éviter le marché traditionnel de l'art, via les galeries, il avait préféré mettre «lui-même ses oeuvres aux enchères», peu enclin qu'il était à verser aux galeristes

⁴ Ibidem: 18.

«une juteuse commission de 40 à 50%»¹. L'artiste faisait donc preuve d'audace et d'originalité, et je fais ici volontairement abstraction de son art, je parle exclusivement de son approche du marché de l'art. Fait marquant à noter : depuis la fondation de la maison Sotheby's en 1744, maison réputée pour ses enchères, jamais «un artiste n'y avait vendu directement ses oeuvres». Monsieur Hirst venait donc de faire franchir aux artistes une nouvelle frontière. Par contre, l'histoire se gâte, une fois encore, lorsque les médias finissent par souligner la surenchère des oeuvres n'accordant à celle-ci qu'une valeur strictement monétaire en autant qu'elle atteint des sommets astronomiques. L'oeuvre intitulée «Pour l'Amour de Dieu» a été vendue à 100 millions de dollars (74 millions d'euros). Il s'agirait d'une reproduction platine d'un crâne du 18e siècle orné de 8,601 diamants. Tout un bestiaire (dont un veau) dans le formol était également offert à la faune des collectionneurs qui n'ont d'intérêt pour l'art que le montant qu'ils déboursent, c'est dire à quel point, il ne faut jamais confondre le terme connaisseur avec celui de spéculateur. Lors de l'événement chez Sotheby's 56 lots sur 223 furent adjugés pour 127,25 millions de dollars et « plus de 21 000 personnes ont visité ses locaux de New Bond street entre le 5 et le 15 septembre pour voir les oeuvres avant qu'elles ne soient disséminées»³. Toutes les oeuvres présentées étaient pour la première fois exhibées en public². Au coeur de tout ce cirque médiatique pour collectionneurs en mal de possessions aux prix excessifs, il reste peut-être une seule consolation pour les simples amateurs d'art et les artistes, c'est que les assistants de Hirst, qui opèrent dans six ateliers, ont été plus d'une centaine (voire peut-être 2) à profiter de cette manne qui n'a plus grand-chose à voir avec l'appréciation de l'art.

¹ Ana Marä Echeverria, «Damien Hirst veut révolutionner le marché de l'art», *Cyberpresse.ca*, 14 septembre 2008.

² Elodie Mazein, «L'artiste Damien Hirst tient des enchères sans précédent», *Cyberpresse.ca*, 15 septembre 2008.

³ _____, «Enchères: l'artiste Damien Hirst remporte son pari, défiant la crise financière», *Cyberpresse.ca*, 16 septembre 2008.

Des pauvres, des statistiques et un moron (2008)

Texte paru sur le blogue de DAG-120, éditeur, le 21 décembre 2008.

«Plus crosseur que ça,
tu meurs!»

Léo-Paul Lauzon¹

La citation en exergue représente, à peu de choses près, ce qui m'est venu à l'esprit en lisant le papier du grand économiste Pierre Fortin paru dans la grosse *Presse* d'à matin².

Vouloir me faire lèche-cul et économiste à la fois, c'est comme Fortin que je voudrais être.

Je m'explique. Lèche-cul parce que l'intervention, dans le forum de la grosse *Presse*, ne vise qu'à nous dire que nos bons gouvernements ont réussi à résorber la pauvreté qui nous entoure et que faute de ne pas l'avoir constaté par nous-mêmes, on devrait s'en réjouir parce que le très sérieux monsieur va nous en faire la démonstration à coup de statistiques. Comme si d'avoir faim, d'être endetté et d'avoir un boulot mal foutu pouvaient s'apparenter un tant soit peu avec la jonglerie qu'il fait faire aux chiffres.

Comme tout bon économiste qui se respecte, Fortin tripote et triture les pourcentages. Le titre accrocheur du grand économiste nous dit qu'il y a «40% de moins de pauvres». La question la plus légitime est donc: mais qu'est-ce que des pauvres? Le docte professeur répond: «des personnes (...) qui vivent sous le seuil de faible revenu défini par Statistique Canada». Quel est donc ce seuil ? Mystère ! Vous aurez beau chercher dans tous les paragraphes du texte, vous ne

¹ Lauzon, Léo-Paul, *Contes et comptes du Prof Lauzon II*, Outremont, (2004): 192.

² Fortin, Pierre, «40% moins de pauvres», *La Presse*, 20 décembre 2008: A-35.

réussirez qu'à trouver, de significatif, que cet extrait: «En 2006, par exemple, les 20% les plus pauvres parmi les familles ont touché à peu près le même revenu moyen après impôts et transferts au Québec qu'en Ontario, soit 15 300\$». Est-ce que ce montant représente le seuil du faible revenu? Impossible de le savoir. De plus, en quoi ce montant pourrait être représentatif de quoique ce soit lorsqu'on connaît la disparité qu'il existe au niveau de la composition des familles (monoparentales, biparentales, 1 enfant, 2 enfants, 1 grand-parent, ...).

En fouillant par nous-mêmes dans les statistiques disponibles sur internet, nous avons par contre découvert que «le seuil pour une personne hors famille est de 13,240\$»¹, tandis qu'il était de 12,800\$ l'année précédente. Il s'agit des seuils en dessous desquels la personne hors famille, en 2006 et en 2005, était réputée à faible revenu.

Loin de nous l'idée de vouloir jouer du coude avec le grand maître des chiffres mais simplement rappeler à quel point que le fait d'énoncer un ordre de grandeur peut être dérisoire. Dans le cas que nous mentionnons, l'ironie voudrait donc qu'à compter de 13,245\$, la personne en question s'est donc sortie de la marde simplement parce qu'elle vient d'échapper à la catégorie jugée à faible revenu? Et que celui dont le revenu était de 13,250\$ n'y baignait pas encore ... de justesse !??

Que signifie le revenu lorsqu'on ignore l'endettement du citoyen et sa capacité de payer ? Le travailleur, monsieur X, a peut-être un revenu *fort louablement moyen* mais nous ignorons tout de sa situation, surtout s'il doit rembourser tous les mois ses prêts personnels pour sa voiture, son téléviseur et ses cartes de crédit dont il a trop abusé parce qu'il les a tout simplement utilisées pour l'épicerie.

On se rend vite compte que les concepts flous de l'économiste ne riment à rien et qu'on peut s'interroger en toute légitimité sur l'intention de départ de l'auteur qui voulait «faire la démonstration aux Québécois que l'argent qu'ils ont investi jusqu'ici dans la lutte contre la pauvreté a donné de bons résultats, mais qu'il reste encore des trous

¹ *Bulletin de l'Institut de la statistique du Québec*, «Taux de faible revenu édition 2008», décembre 2008.

béants à combler.» Je veux bien. Comment s'y prend-il pour faire sa démonstration ? C'est simple, il nous dit : «Il y avait 1,4 million de personnes pauvres au Québec en 1997. Aujourd'hui, il en reste moins de 875,000.» Mais sommes-nous vraiment moins pauvres lorsqu'on s'éloigne un petit peu d'un seuil qui, par sa nature, nous aspire parce que nos conditions de vie restent inéluctablement collées à nos semelles ?

Monsieur Fortin nous laisse croire que grâce à nos bons gouvernements, reproducteurs inlassables de notre système, ils arriveront à bout de la misère. Et pourtant ... A-t-il oublié, à moins que cela soit du déni, que dans notre modèle économique « la pauvreté y est partie intégrante » « même souhaitée et nécessaire. »¹

À n'en pas douter, la première prison de l'économiste, c'est d'abord d'avoir foutu dans sa tête un système qu'il vénère, au lieu de s'être servi de sa tête pour le repenser autrement. Il aurait dû chasser à coups de pied au cul tous ceux qui s'évertuent, comme il le fait, à nous domestiquer l'esprit.

Mais doit-on s'étonner d'apprendre en bout de ligne que ledit monsieur Fortin qui vante les mérites de notre système économique, ce merveilleux système qui réussit à éliminer la pauvreté comme on prétend éliminer les parasites «est cet économiste ultralibéral de l'Université du Québec à Montréal, qui est en pâmoison devant les politiques économiques appliquées en Irlande et qui, en bon serviteur du patronat, propose d'éliminer l'impôt sur les profits et la taxe sur le capital des entreprises (rien de moins) »²

A publier et commettre des constats si flatteurs pour nos gouvernements, il va sûrement finir par être nommé sous peu à la direction de la chaire *Desmarais* ou conseiller spécial auprès de l'Honorable Harper. Pour la résorption de la pauvreté, on repassera !

¹ Lauzon, Léo-Paul, *Contes et comptes du Prof Lauzon II*, Outremont, (2004): 236.

² Idem.: 242-243.

CLAUDE GRATTON

est né à Sorel en 1959. Il est diplômé en philosophie, en Relations industrielles et en Études pluridisciplinaires. Il œuvre à titre de gestionnaire municipal.

Chez le même éditeur

Claude Gratton, *Sylvie Plante, Symbolisme des cultures primitives*, 2008.

Claude Gratton, *Sylvie Plante, Les eaux intérieures*, 2008.

Claude Gratton, *Pistoleros: homo homini lupus*, 2009.

Claude Gratton, *Lecture lacanienne de «Fenêtres sur les Mondes» de Sylvie Plante*, 2010.

Claude Gratton, *Sorel City Blues*, (1985), 2015.

Claude Gratton, *Le ventriloque insulaire*, 2015.

Claude Gratton, *Interludes en sol obèse (à paraître)*.

Claude Gratton, *Bribes et débris (à paraître)*.